

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
D E **F** R A N C E

UNE SOCIÉTÉ SANS RISQUES ?

juillet - août 2001

38 F

209

Val d'Isère en hiver

*Le jeu :
divertissement ou engagement*

Le principe de précaution

209 - 2001

SOMMAIRE

● ÉDITORIAL	
Pierre LETHIELLEUX	1
● Val d'Isère en hiver	
Denis LOMBARD	3
● Madagascar face aux exigences d'un vrai développement	
Jacques TIERSONNIER	18
● Se risquer en paroles et en actes...	
Marc BODINIER	29
● Que signifie la prise de risque dans un monde menacé par le sida ?	
Abel BOUSSEAU	33
● Le jeu : divertissement ou engagement ?	
Rémi CRESPIEN	45
● Le principe de précaution	
Jean-Marie PLOUX	52
● UN LIVRE - UN AUTEUR	
Les imposteurs de la génétique (B. Jordan)	63
● SOURCES	
L'incompréhensibilité de Dieu [encore !]	67
● Les propositions de l'École pour la mission	72

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

Sans oublier quelques grands handicapés dès la naissance, une situation nous est habituellement commune à tous : un jour, aux alentours de nos douze mois d'âge, nous avons pris le risque de lâcher la main de nos parents pour oser quelques pas, bien campés sur nos deux jambes. Cet événement de notre vie marque le début d'une autonomie plus grande dans l'exercice de notre liberté. Il y a analogie avec les premiers pas de nos lointains ancêtres dans le passé de l'humanité. Et nous savons que notre marche n'a pas été sans tâtonnements ni chutes. Mais quelle joie et quelle fierté s'expriment sur les visages de ces petits d'homme qui, debout, nous rappellent nos propres débuts dans l'existence !

Avec ces premières prises de risque, la réalité de la vie est là. Dans le même temps notre société nous projette vers des contrats et assurances tous risques, des garanties quasi illimitées – à condition, bien sûr, d'avoir des revenus à leur hauteur –. Dans le domaine de la santé, le praticien qui n'a plus le droit à l'erreur est parfois conduit devant la justice, à tort ou à raison.

N'y a-t-il pas là une contradiction alors que nos contemporains se risquent à tort et à travers sur les routes, comme en montagne ou en mer, ou encore sur les terrains du jeu.

En donnant la parole à quelques témoins engagés sur les versants du risque, ce dossier de la Lettre aux Communautés entend rester modeste. Mais nous ne voulons pas fuir les paradoxes : ce qui construit l'humain peut aussi induire des dérapages destructeurs.

Denis LOMBARD nous emmène à Val d'Isère du côté de ceux qui prennent soin des vacanciers en hiver. Sans quitter la Savoie, Marc BODINIER donne son témoignage de créateur d'entreprise et d'emplois. Abel BOUSSEAU, de la Vienne, nous livre ce que lui révèlent les sidéens qu'il accompagne.

Avec Jacques TIERSONNIER, jésuite, nous franchissons la mer : comment soutenir la fragilité du peuple pauvre de Madagascar pour qu'il ose prendre en mains lui-même son développement.

Rémi CRESPIEN nous communique sa réflexion à propos du jeu sur notre besoin de risquer, d'aventurer, d'entreprendre, de s'exposer. Jean Marie PLOUX développe ensuite pour nous ce qu'il convient d'entendre par principe de précaution, et suggère des repères de discernement. Théologiens, l'un et l'autre, ils nous invitent à un regard de croyants.

Dans un livre, un auteur, Philippe DETERRE nous conduit sur les sentiers de la Biologie contemporaine où s'imposent des discernements dans les risques à prendre.

Enfin, avec quelques lignes d'Hilaire de Poitiers, Jean Marie nous incite à entrer dans un espace de méditation.

Bonne lecture, et bon été à tous !

Pour le Comité de rédaction
Pierre LETHIELLEUX

RECTIFICATIF D'ADRESSE
dans le n° 208 *Le jeu et le sport* (page 21) :

STAARP,
40 rue Gambetta,
93100 Montreuil.
Contact : Laurence Jamet
01 69 26 07 28
Email : flechier@free.fr

Prochains dossiers dont ce numéro est un préambule :

- N° 210 L'ECOLE ET L'EDUCATION.
Problème de société devenu incontournable et terrain à risques.
- N° 211 LES MINISTERES.
L'invention se fait en marchant pour poursuivre la Mission confiée par le Christ.

Val d'Isère en hiver

Denis est dans l'équipe MDF de Haute Tarentaise dans le diocèse de Chambéry. Il y est arrivé récemment. Nous sommes heureux de présenter le témoignage de son insertion dans ce pays.



Interview de Denis LOMBARD,
prêtre de la Mission de France
par Maryno BODINIER,
de "Galilée"

Denis, peux-tu nous présenter les sportifs que tu rencontres à Val d'Isère, la célèbre station de sports d'hiver ?

À Val d'Isère, je vois se croiser trois types de sportifs. La station est d'abord faite pour les touristes qui viennent essentiellement se détendre et "s'éclater" dans un domaine de sport où tout doit être à leur disposition, tant au niveau de la sécurité qu'au niveau des commodités ou du confort. Pour donner un exemple : si une piste n'est pas damée un matin, il y a quelqu'un qui va aller réclamer en disant : « *Cette piste n'est pas damée, c'est scandaleux !* »

Ensuite, il y a ceux dont la participation aux compétitions donne une renommée à la station. Et enfin, on trouve des professionnels – les moniteurs, les pisteurs, les "skimen" – qui eux, ont encore une autre pratique du sport. Ceux-ci ont quelquefois une approche plus globale de la montagne que les touristes ou les compétiteurs.

Tu veux dire que pour les touristes qui ont payé leur forfait 230 F la journée, tout leur est dû ?

C'est ça. Il faut que ça réponde à leur attente stricte. Quand certaines pistes sont fermées pour cause de sécurité, il y a des gens qui râlent : « *Pourquoi c'est fermé ? On a payé pour la totalité du domaine skiable, il faut que tout soit impeccable.* » S'il n'y a pas assez de neige en bas, si elle lourde, ils se fâchent : « *Qu'est ce que vous avez fait ?* » disent-ils.

C'est donc la faute de ceux qui vendent. Ils vendent mal !

Dans de telles situations, les touristes pensent avoir été trompés sur la marchandise. Il y a ainsi toute une clientèle qui a de l'argent

et qui demande à ce que le service acheté soit impeccable. À part cela, on trouve aussi des clients qui reviennent et qui sont très contents de l'ensemble des prestations. Mais il y a toujours cette minorité qui rouspète et qui met la pression sur l'ensemble, notamment sur la partie que je connais le mieux, la sécurité.

Tu pourrais peut-être nous parler de ton travail ?

Mon boulot est tourné vers la sécurité des pistes et des skieurs. Il comporte deux volets : la prévention et l'intervention. Pour ce qui est de la prévention, il y a toute une phase qui se situe en amont et qui consiste à la fois à damer les pistes et à niveler des espaces. Il faut savoir qu'en été, certaines pistes sont reprises au bulldozer pour les rendre moins dangereuses et supprimer des bosses ! Ensuite, pendant la saison de ski, c'est tout un travail de piquetage au bord des pistes pour que, en cas de brouillard, les skieurs s'en sortent, même s'ils ne voient rien du tout ! Il s'agit aussi de prévoir des sécurités avec des matelas ou des filets pour éviter que les chutes ne soient trop graves.

Chaque matin, on commence par l'ouverture des pistes et si on repère qu'à tel endroit, ça a été mal damé, on prévient qu'il ne faut pas passer ou on barre le passage. Je passe la plupart de mon temps de prévention dans le "patrouillage". En effet, chaque équipe de secours répartit la moitié de son temps en patrouille et l'autre moitié en permanence au poste de secours. Dans la patrouille, en particulier pendant les vacances scolaires, je suis essentiellement en contact avec des gens. Ils peuvent nous poser des questions sur l'état de telle ou telle piste, sur les parties ouvertes ou fermées et s'informer sur les possibilités de hors-pistes. Et puis, c'est à nous aussi de prévenir ceux qui skient comme des fous, en les interpellant ou en leur disant qu'ils peuvent se faire plaisir sans mettre la sécurité des gens en danger. Voilà tout l'aspect de prévention du travail.

Et l'autre face, c'est l'intervention sur les accidents. Là, il faut noter la grande compétence dont fait preuve l'équipe pour réduire au maximum le temps entre l'accident et l'arrivée chez le médecin, et ainsi diminuer les conséquences de l'accident.

As-tu l'impression que l'argent, qui est très présent sur la station, pervertit la pratique sportive ?

On est dans un cadre général d'une pratique sportive qui responsabilise très peu les gens. C'est à dire que les skieurs se sentent pris en charge par rapport à leur activité. Ils ne cherchent pas à prévoir ce qui pourrait leur arriver : ils y vont ! Il peut même arriver que le soir, ils s'engagent dans une piste difficile parce qu'elle est la plus rapide pour arriver à l'endroit où ils veulent aller, même s'ils se retrouvent en haut d'un couloir qu'ils n'arriveront pas à descendre. Et nous, à cinq heures et demie du soir, on est obligé de les secourir en les faisant déchausser et en les faisant descendre en luge.

Par ailleurs, la pratique des hors-pistes pose un gros problème. Val d'Isère est une station où beaucoup de gens viennent pour le hors-pistes et qui n'ont aucune connaissance de la montagne. Mais les remontées mécaniques les amènent en haut : ils n'ont qu'à basculer sur l'autre versant et ils sont dans des hors-pistes. Pour eux, ce sont des terrains de jeu alors qu'en fait, ils sont dans la montagne

sans en connaître les règles du jeu. Ils ne se prennent pas en charge ni sur l'état de la neige – qu'est ce qu'on peut faire en fonction du manteau neigeux qui est là ? – ni en fonction des horaires – il y a des choses qu'on peut faire le matin et qu'on ne peut pas faire l'après midi. J'ai vu, à la fermeture des pistes, des gens qui s'engageaient sur des hors-pistes alors qu'une demi-heure plus tard, plus aucun secours ne se trouve à proximité. S'ils se retrouvent en "galère", ils peuvent passer la nuit dans la montagne. Ils n'ont aucune conscience du danger. On retrouve évidemment le même phénomène pour la question de la vitesse ou pour celle des sauts, qui se sont beaucoup développés avec le surf. C'est vrai que lorsqu'on ramène un tétraplégique comme l'autre jour, le saut fait mal !

Tu l'analyses comment tout cela ? Est-ce parce que les gens sont dans la toute puissance ?

Oui un peu. Je crois qu'ils se sentent sécurisés mais que d'autre part, ils ne savent

pas à la fois tenir la prise de risque et la conscience du risque. À mon avis, le risque fait partie du sport mais il faut le maîtriser. Il y a des gens qui dévalent une pente mais, s'il y a un obstacle devant eux, ils ne pourront ni s'arrêter ni l'éviter. Et ça, ce n'est pas une prise de risque, c'est de l'inconscience ! Il en va de même des gens qui partent dans un hors-pistes sans savoir quel est l'état du manteau neigeux ni s'il va y avoir une plaque qui risque de partir avec eux. Alors que la conscience du risque, ça serait d'étudier la météo, le manteau neigeux, et d'évaluer, en fonction du risque annoncé, si tel endroit est accessible ou si un autre itinéraire est à prévoir. Ça serait, par exemple, d'aller sur cette pente qui n'est pas raide mais pas sur une autre trop pentue.

La responsabilité commence là, quand on pèse le risque et qu'on évalue en conscience ses capacités. Et en plus, on peut rajouter des instruments de sécurité tels que des "ARVA"¹, qui sont disponibles aujourd'hui pour qu'au cas où quelque chose qui se passe,

1. Appareils de recherche des victimes d'avalanches.

on puisse s'en sortir par soi-même. Mais la tendance actuelle, c'est de dire "je téléphone au secours et ils se débrouilleront pour moi !". Or, il faut savoir qu'en cas d'ensevelissement sous une avalanche ou une coulée, les chances de retirer quelqu'un de vivant sont déjà très limitées au bout d'un quart d'heure. Normalement en cinq minutes, si on est sur place avec les appareils, on peut retirer quelqu'un. C'est donc des tas de choses comme ça qui sont en jeu.

Mais n'est-ce pas l'organisation de la station qui répond à cette demande de prise en charge ? Quand tu dis qu'en été on nivelle les pistes...

Il faut distinguer un peu ce qui est du domaine des pistes et ce qui est du domaine du hors-pistes. Le problème vient des gens qui font un peu l'amalgame des deux à partir du moment où ils sont sur le domaine. En ski de piste, c'est vrai qu'il y a une grosse prise en charge des gens qui disent : *« moi je n'ai aucune compétence en montagne, dites-moi où il faut descendre avec des flèches, des panneaux... indiquez-moi les difficultés des pistes. »* En hors-

pistes, au contraire, les gens sont censés être autonomes mais, souvent, ils ne le sont pas. Cela crée de grosses difficultés.

Sans compter que la médiatisation du ski hors-pistes met en scène des super skieurs ou surfeurs qui descendent des pentes magnifiques. Ça ne fait pas cinéma, ça paraît accessible. Et les gens se lancent dedans. C'est comme cela qu'hier, on a eu un skieur coincé dans les barres qu'il a fallu aller chercher en hélicoptère. Peut-être qu'il était très bon en technique et qu'au bout d'un moment il s'est trompé. Mais de tels exemples j'en trouve chaque jour.

Et tes collègues qui ont une bonne connaissance et un amour de la montagne, ils voient ça comment ?

Ce qui est intéressant c'est que pendant le secours, il n'y a aucun moralisme. On intervient, on dépanne, on est là pour ça. Mais, dans le commentaire qu'ils font après, évidemment ils disent que ces skieurs sont fous. Est-ce qu'on pourrait dire qu'il y a une mauvaise information de la part de la station ? C'est difficile à savoir parce que les gens ne

cherchent pas à s'informer. La seule information qu'on peut donner, ce sont des panneaux du type "danger d'avalanches", "pistes difficiles", "passages infranchissables". Mais on peut difficilement en dire plus parce que les gens ne viennent pas se renseigner. On pourrait peut-être penser à une journée d'informations sur les avalanches ou sur d'autres éléments à connaître et donner un badge de hors-pistes aux gens qui suivraient cette formation. Sinon, n'est-ce pas une forme de contradiction que de déclarer vouloir préserver la liberté de cet espace-là, l'espace de la montagne? Notre démarche vient à l'inverse de ce qui se passe aux États-Unis où la pratique du hors-pistes est très contraignante. Ici, on souhaite que ces espaces soient libres. Mais une question se pose : est-ce que les gens ont les moyens de cette liberté? Après quoi, d'autres questions surgissent. Est-ce qu'il faut plus de réglementations, plus d'obligations? Proposer une formation? Avoir un petit label hors-pistes? Ou faut-il croire que les gens sont censés se débrouiller? Et, comment informer? Si les skieurs ne vont pas chercher l'information, ils ne l'auront pas.

Quand les gens me disent : « *on voudrait faire telle randonnée, qu'est ce que vous en pensez?* », je vais facilement leur recommander des professionnels. En prenant un gars pendant une journée, vous serez en sécurité et vous aurez une connaissance de ce que vous faites. Mais il y a beaucoup de gens qui ne demandent rien du tout, qui estiment savoir. C'est vrai que, lorsqu'ils passent quatre-vingts fois un endroit réputé dangereux et que rien ne se passe, ils pensent que le risque n'existe pas. Et puis vient la fois où ils sont pris!

Et pour ce qui est des compétiteurs, la deuxième catégorie de sportifs ?

Les compétitions forment l'aspect vitrine de la station. C'est vrai que toutes les compétitions internationales, celle de cette semaine – la Scarra – ou celle de début de saison – le critérium de la première neige – donnent une réputation internationale à la station. On parle de Val d'Isère! Aux États-Unis c'est connu! La compétition c'est la vitrine. Ces manifestations impliquent de développer la possibilité, pour les jeunes du pays, d'entrer dans ces circuits-là. Ça commence par le club des sports

pour les très jeunes et ça leur demande d'y consacrer tous leurs loisirs. Pour une grosse partie des jeunes d'ici – pas tous – il en résulte une vie très orientée vers la compétition, avec la possibilité de gagner un jour et peut-être de devenir la vedette.

C'est bien ancré dans la culture du coin ?

C'est mitigé entre ceux qui veulent devenir professionnels de montagne et ceux qui s'orientent plutôt vers la compétition. Mais l'état d'esprit est là. C'est vrai qu'au sein d'une même famille, tu peux avoir un gamin qui a l'esprit compétitif, qui va se battre pour gagner, et un autre qui voudra vivre de la montagne, être moniteur, pisteur ou autre. Le sport est une valeur partagée un peu partout le monde, qu'il soit mené à un niveau de compétition ou à un niveau professionnel. C'est en tout cas la valeur culturelle dominante.

Le sport est survalorisé par rapport au reste.

Oui, et à la limite, des jeunes qui ne sont pas du tout sportifs peuvent se trouver en dehors des circuits. Et les autres aspects de la

culture tels que la musique, le cinéma, le théâtre ou des choses courantes dans d'autres endroits, sont dépréciés au point d'être presque inexistantes.

On en vient à la troisième catégorie de sportifs : les professionnels ?

Dans les professionnels, on distingue deux catégories : les gens qui viennent ici à cause de la montagne et du sport, pour être professionnels là-dedans, et puis les gens du pays. Les premiers, au début, prennent souvent des petits boulots, et puis, en étant sur place, essaient de passer à autre chose pour exercer une activité plus axée sur le sport ou sur la montagne. Les autres qui ont toujours vécu à Val, ont une vision peut-être un peu plus large de la montagne avec plus le désir de développer différentes dimensions de l'environnement. Ils y exercent des professions diverses parce qu'ils peuvent faire un métier ayant un rapport au sport et à la montagne pendant l'hiver, puis un autre pendant l'été. Un peu dans cet esprit, une association des montagnards de Val se situe entre deux pôles dans lesquels la montagne est souvent impli-

quée : d'un côté des investisseurs des remontées, tout un monde extrêmement "fortuné", et de l'autre, des gens souvent de l'extérieur, qu'on appelle un peu péjorativement les "écologistes", qui veulent préserver un domaine naturel et obtenir des lois pour le délimiter. Être traité d'écologiste ici, c'est vraiment l'insulte grave ! Entre les deux, il y a les gens qui effectivement habitent ici, qui vivent de la montagne et qui ont besoin des deux pôles : qu'à la fois la montagne reste naturelle et qu'elle soit aussi utilisée à des fins commerciales pour permettre d'en vivre. Il faut reconnaître que les jeunes de Val trouvent du boulot sur place parce que l'activité économique leur permet de vivre.

Tu sens que tes collègues n'ont pas envie qu'il y ait trop de dérives en montagne.

Voilà, c'est ça. Que la montagne reste un lieu, que des options soient faites par rapport au pastoralisme notamment, alors

que les autres veulent bien les chamois mais pas de chèvres ! Or, de tout temps, dans les montagnes il y avait d'abord des chèvres, des moutons et des vaches, et ensuite des chamois. C'est vrai aussi que dans le respect strict des biotopes des réserves, il y a des interdictions très fortes qui limitent l'activité ordinaire, naturelle ou traditionnelle, de la montagne. On s'éloigne du sport mais c'est intéressant de savoir que des sportifs montagnards peuvent avoir des points de vue très différents. À part cela, les trois groupes se trouvent, de temps en temps, confrontés à des intérêts communs. Par exemple, la station embauche au minimum 300 à 400 moniteurs, 80 pisteurs, et puis la STVI², de son côté, emploie près de 700 personnes. C'est énorme. Ça permet aux gens de rester au pays. N'importe quel jeune qui a envie d'être en montagne peut ainsi faire quelques saisons, même s'il n'a pas de qualification particulière. Mais là on touche une autre question, celle des saisonniers !

2. Société des Téléphériques de Val d'Isère.

En t'écouter, je me demandais quel est ton regard sur le sport à partir de ton parcours ?

C'est vrai qu'avant de venir à Val, je fuyais les stations !

Quelle image en avais-tu ?

L'image que j'en avais, c'était le produit de consommation où, à la limite, on regarde à peine la montagne et on se contente de faire de la vitesse sur des pentes. Or, mon approche de la montagne c'est d'abord une connaissance, une entrée en contact avec la nature d'une manière à la fois libre et responsable. J'ai découvert une espèce de partenariat qui s'instaure entre les lois de la montagne, du climat, de l'environnement, et les conditions plus spécifiques de la connaissance et de l'expérience de l'alpiniste. Le skieur de randonnée qui s'aventure ici, connaît et apprend à connaître au fur et à mesure ces lois-là et à jouer avec elles, dans le sens où une partie importante du risque est en jeu avec des règles précises. Et pour qu'une prise de risque soit responsable, il faut bien connaître ses logiques et savoir un peu être humble devant la montagne. On peut ren-

contrer des choses qu'on ne maîtrise pas, et justement il vaut mieux les connaître pour savoir comment les affronter.

Ce ne sont pas les valeurs qui sont premières dans une station comme Val d'Isère !

C'est vrai que c'est avant tout la valeur de la consommation ! Moi je n'avais jamais, jusqu'à présent, pris un repas à midi dans un restaurant d'altitude ! Je prenais un sandwich avec la quantité d'eau prévue que je portais dans le sac à dos toute la journée. Je me disais que les gens prenaient, eux aussi, leurs sandwiches alors qu'en fait le pourcentage de ceux qui font ça est dérisoire.

C'est donc plus des consommateurs que des sportifs dans l'ensemble !

Ils consomment du sport dans lequel ce qui est important – pour la plupart – c'est d'avoir des sensations, du plaisir, et d'avoir un peu de couleurs sur le visage en revenant chez eux. C'est-à-dire, il faut que ça puisse se dire après : « *On est allé à Val d'Isère !* » Donc on entre dans un circuit connu, qui est désiré par

d'autres et on l'assume en pouvant montrer qu'on y est allé. Là par contre, il y des gens très différents : d'une part, des vrais sportifs qui, même s'ils ont une semaine de mauvais temps, vont "s'éclater", et d'autre part, tous ceux qui, s'ils ont une semaine de mauvais temps et pas de rayon de soleil, ont beaucoup de mal à assumer leur séjour.

C'est vrai que je conçois essentiellement le sport de montagne comme une école exceptionnelle pour développer des qualités humaines à des niveaux très différents. La montagne ça se pratique à plusieurs, donc il y a une dimension d'amitié, de projets que l'on fait ensemble en fonction de ses capacités. Et puis, il y a tout un aspect d'approche et de respect de la nature. Être en communion avec la nature, la prendre telle qu'elle est, savoir apprécier l'espace, le silence. J'y retrouve la même démarche que par rapport à l'humain. Quand on a appris que la montagne est comme ça, qu'elle peut changer d'humeur d'une heure à l'autre, qu'on peut être dans un super vallon au soleil et une heure après, dans la tourmente, que les avalanches il faut s'en méfier, qu'il faut s'y attendre et s'y adapter, je crois qu'on peut être

de même face à des gens qui sont très doux et qui, tout à coup, brutalement, "pètent les plombs" on ne sait pas pourquoi.

Dans la montagne, on se révèle aussi tel que l'on est et on apprend qu'il faut s'adapter aux gens et aux choses. La montagne est donc un lieu qui libère ce qu'on est profondément : quand on est dans des conditions difficiles, parfois même un peu critiques – et d'abord à la limite avec soi-même, parce qu'on en bave, parce que la montée en peaux de phoque ça demande une préparation – on découvre qui on est vraiment. C'est une pédagogie incroyable ! Et là, on voit qu'on doit travailler pour être plus prêts, plus adaptés aux conditions de la montagne.

Il y a enfin une dimension de contemplation qui est immense. Tout en montagne change d'un jour à l'autre et invite à l'émerveillement.

Et puis il y a toute la pédagogie du risque qui me semble fondamentale dans la société d'aujourd'hui où tout devrait être aseptisé, où tout devrait être assuré et prévu d'avance. Et là, quand on s'engage en montagne, il y a une prise de conscience des risques. Qu'est-ce

qu'on peut engager en fonction des conditions du jour, en fonction des gens avec qui l'on se trouve, en fonction de soi, de la forme que l'on a ? Cette évaluation-là est très formatrice aussi, dans la mesure où elle permet de repérer ce qu'on est en mesure de faire par rapport à quelque chose qu'on ne maîtrise pas dans sa totalité. Je crois que ça apporte à la fois une connaissance de soi, une connaissance des autres, une connaissance d'un milieu étranger, la montagne, lesquelles ont des répercussions sur toute notre existence. Ensuite, si on a su mesurer et confronter ses propres capacités dans un autre lieu extrême comme celui du sport en montagne, on aura une certaine audace pour s'aventurer sur d'autres terrains, qu'ils soient professionnels ou humains, ou dans d'autres projets. La montagne implique toujours une part de risque. Ne plus vouloir ce risque en montagne amène à rester chez soi !

C'est quand même à l'inverse de tout ce que tu as décrit des habitudes de consommation !

C'est vrai que, dans un service comme le service des pistes, on doit imaginer toutes les

situations dans lesquelles les gens peuvent se mettre et on doit les prévenir. Par exemple, l'après-midi on ferme certaines pistes exposées aux coulées, même s'il y a très peu de chances qu'il y ait une coulée ce jour-là car, si jamais quelqu'un se faisait prendre, on serait en faute. On pourrait penser que quelqu'un qui connaît la montagne de lui-même n'irait pas sur ces versants. Mais c'est inimaginable !

Dans mes convictions personnelles, c'est presque – le mot est un peu fort – criminel de ne pas apprendre la prise de risque à un enfant parce qu'il aura forcément des situations risquées à vivre – je pense à la voiture par exemple pour les jeunes – mais il n'aura pas appris la prise de risque. On ne veut plus éduquer à la prise de risque pour des raisons de sécurité, pour des raisons de protection. Mais les gens, de toutes façons, rencontreront des situations de risque tout au long de leur vie et ils ne le mesurent pas. Ils n'ont pas suivi la pédagogie de la prise de risque. Or il me semble que celle-ci est indispensable pour développer l'esprit humain. On est obligé de se trouver dans des situations risquées – ne serait-ce qu'au volant d'une voiture – et si on ne le maîtrise pas, on

contribue à créer la société de « *c'est la faute à quelqu'un* » où il faut tout prouver, et même faire un procès pour essayer de tirer un maximum de fric d'une situation qui, au départ, n'était qu'une situation ordinaire. Prenons l'exemple des moniteurs ou des guides qui accompagnent des gens en montagne. Autrefois, quand il y avait un accident, les gens disaient « *il y a eu un accident et puis voilà !* ». Aujourd'hui, face à ce même accident, c'est immédiatement un procès, avec la question des assurances : « *quelles indemnités on va avoir ?* ». Comme si les gens à travers une activité risquée, librement choisie pour leurs loisirs, voulaient finalement en tirer de l'argent.

C'est-à-dire qu'à partir du moment où ils paient quelqu'un, il ne devrait plus y avoir de risque ?

Voilà ! Alors que ça, on ne le peut pas ! La montagne reste la montagne. On peut avoir estimé que les conditions étaient bonnes et qu'à cet endroit-là, tout semblait aller bien. Mais la neige est une alchimie difficilement maîtrisable, même s'il y a énormément de connaissances.

Comment laisser place à toutes ces valeurs de la montagne dans une station basée sur une rentabilité commerciale ? Tu parles de contemplation, d'humilité, d'école de vie. Est-ce que c'est conciliable ?

Je pense que d'un point de vue individuel, les gens peuvent très bien avoir déjà ces valeurs en eux et les retrouver là. Heureusement que les gens qui viennent skier – même s'ils veulent aller vite sur des pistes – savent regarder la montagne et qu'ils apprécient ce cadre ! On ne peut pas exagérer. Mais comment le développer ? Ce n'est pas sur la station que c'est développé. Soit c'est valorisé par des gens qui accompagnent ceux qui y vont, soit ce n'est pas fait. On est pris entre différents objectifs commerciaux qui cherchent à rentabiliser, à augmenter le capital d'une société. Ces objectifs ne visent pas du tout à faire connaître d'autres dimensions. Mais ça peut passer par des réseaux associatifs qui vont utiliser des infrastructures pour monter des projets. Ça peut passer aussi par des relations entre des moniteurs, des guides et leurs clients : ils leur montrent la monta-

gne, les endroits où se trouvent les troupeaux de chamois, ils leur font découvrir une plaque avant, et comment peut être provoquée une avalanche... Ça dépend donc des structures parallèles à la station, qui peuvent avoir un projet plus pédagogique sur la montagne et savent le mettre à profit.

Et l'Eglise là-dedans, comment trouve-t-elle une place ?

On pourrait dire que, parallèlement à la culture sportive, il y a une culture religieuse, surtout dans des milieux particuliers, c'est-à-dire les touristes de milieux assez aisés. Les gens sont heureux de trouver des valeurs traditionnelles dans ce milieu, même s'il est artificiel et un peu protégé de la société et de la ville. C'est vrai que l'Eglise donne cette image-là. Ce qui fait que l'église est très fréquentée et que des gens y passent. Il se trouve aussi que les gens sont en vacances, qu'ils ont plus de temps et qu'ils en prennent aussi pour cela. Ça fait partie du chemin, ça correspond à une demande.

Ensuite, pour ce qui est des gens du lieu, l'Eglise a eu une très grande importance dans

le passé où les saisons d'hiver étaient relativement calmes ; les hommes allaient chercher du travail à l'extérieur, les femmes avaient une vie plutôt communautaire, avec les enfants et les vieillards. La religion était le point de ralliement et le lieu aussi où l'on pouvait prier, faire sa demande par rapport à toutes les difficultés, ces galères de la vie, les duretés de la montagne. Tout ça a vraiment éclaté avec le business qui a apporté à la fois du boulot, la possibilité de rester sur place mais aussi le manque de disponibilité des uns par rapport aux autres. J'entends souvent les gens me dire : « *mais ce n'est plus comme avant, on ne se voit plus, on ne prend plus le temps de*



passer les uns chez les autres. Il faut réussir son commerce, son argent, sa vie professionnelle... ». Donc effectivement, il y a des choses qui fonctionnent mais on les fait plutôt fonctionner par substitution, c'est-à-dire qu'on va, par exemple, donner de l'argent pour dire une messe plutôt que d'y participer.

Quand tout à l'heure tu parlais de la redécouverte de certaines valeurs de la montagne, est-ce que ce n'est pas un des chantiers pour l'Eglise ? Être à l'écoute de la montagne, y vivre un chemin de contemplation.

Le rôle de l'Eglise, d'une communauté chrétienne dans des lieux comme ceux-là, c'est de redonner du sens à ce qui a priori en a perdu, aussi bien dans le domaine des relations humaines que par rapport à la montagne elle-même : des choses que les habitants portent encore dans leur culture mais dont ils n'arrivent plus à renouer les fils. Il faut raccommoder tout ça et en faire une toile. Il me semble qu'une des chances offertes à l'Eglise c'est de pouvoir proposer des paroles, des gestes symboliques qui vont permettre de

réunifier les existences entre les activités professionnelles, les racines qui donnent d'autres valeurs et une espèce de nostalgie d'un passé où certaines valeurs qui étaient en jeu se sont perdues. Ainsi peut se révéler une dimension autre puisqu'il y a des moments où même la réussite totale de la vie semble dérisoire. Dernièrement le suicide de Jean Pierre, un moniteur, nous a signifié quelque chose qui n'a pas abouti. Or de cet Avalin, on pouvait dire « *il avait tout* ». Mais il manquait quelque chose, notamment sur le plan affectif ; il était célibataire. Qu'est-ce qu'une vie en station permet de vivre pour une vie affective équilibrée ? J'ai été étonné, récemment, dans une préparation au mariage, par un moniteur d'une trentaine d'années qui désespérait de trouver l'âme sœur et qui l'ayant trouvée, déclarait avoir tout trouvé.

Je me dis que, même dans ces endroits où on croit qu'un moniteur de ski est un flambeur qui va trouver tout ce qu'il veut, on peut trouver une misère affective. On constate alors justement que l'on vit souvent au niveau superficiel. La place de l'Eglise c'est de chercher à redonner un peu de profondeur à

tout ça, de faire réfléchir les gens à ce qu'ils engagent, à quoi ça aboutit, à leur désir profond. Faire ressortir ces désirs, ces aspirations, qui sont enfouis sous l'aspect superficiel d'une existence où « *on surfe sur la vie* ». Dans la station, même si on s'en fait une fierté, il y a une attente profonde de l'homme qui est bafouée. L'Eglise peut représenter ce lieu où on va pouvoir prendre appui sur du roc et non pas sur du vent ou sur de la glisse.

Comment trouver ces lieux d'accrochage? C'est vrai que l'intuition de la Mission de France reste fondamentale : entrer en re-

lation avec les gens, entrer dans leur conception des choses, dans leur vie, se faire proche pour avoir leur langage, pour connaître les émotions, les aspirations et à partir de là, suggérer de temps en temps une petite expression qui va dire autre chose. Cela va faire l'effet d'un choc, apportant peut-être un peu d'espoir ou d'espérance. Il y a toujours autre chose à l'intérieur de chacun de nous et dans ce qu'il vit. Et ça peut susciter de l'amour, de l'admiration pour ce qui est beau, en apprenant à distinguer ce qui est superficiel de ce qui est profond.



Madagascar face aux exigences d'un vrai développement

par Jacques TIERSONNIER

prêtre jésuite

Alors que divers appels à la repentance ont pu déboucher sur la conviction que la misère des pays du sud serait tout simplement le prix de la prospérité de ceux du nord et la suite des "méfaits" de la colonisation, voici un témoignage venant de Madagascar qui peut nous aider à reconsidérer le problème. Il vient d'un missionnaire qui partage la vie des Malgaches depuis plus de soixante-quatre ans.

En 1986, commençait ma vie d'aumônier d'hôpital public à Tananarive. J'avais alors derrière moi près de quarante années de ministère sacerdotal à travers le pays, d'abord dans la capitale, comme recteur de collège, vicaire général et curé de paroisse, puis, durant 23 ans, à la campagne comme missionnaire itinérant, à travers les postes d'un district de montagne, et finalement d'un district dans la plaine sakalave.

À présent, dans le confinement du milieu hospitalier, je suis heureux de mon sort, sans la moindre nostalgie de la vie au grand air, à cheval, en canot ou en pirogue, et souvent à pied.

Plus besoin de courir les pentes de l'Ankaratra ou les alluvions du Menabé pour rencontrer les brebis du Seigneur. Des quatre coins de la grande ville et de toutes les provinces, elles sont poussées par les épreuves les plus variées vers le vaste et très moderne hôpital HJRA d'Anosy, CHU spécialisé pour la chirurgie, cancérologie et toxicologie. ¹

1. AUMÔNIER AU GRAND HÔPITAL DE TANANARIVE (HJRA) ²

1.1 - Le cadre

Don magnifique du FED (Fonds Européen de Développement), il a été construit en 1969-70, vers la fin du régime Tsiranana, et n'est entré en fonction qu'après 1972. Bâti sur un terrain bas, récemment remblayé, il a fort belle allure. On ne saurait dire si les donateurs ont cherché à se faire plaisir, en étalant leur munificence, ou si ce ne sont pas les

bénéficiaires qui ont revendiqué le dernier cri de la technique. Toujours est-il qu'actuellement le contraste est affligeant entre cet ensemble prévu de niveau universitaire, comme vitrine de modernité sur l'Océan Indien, et la réalité de son fonctionnement quotidien. Ainsi l'installation de fosses sceptiques, non prévues au départ, pose toujours problème.

1.2 - Le fonctionnement

En effet, malgré le niveau très sérieux de bien des praticiens, les difficultés ne manquent pas pour les soins aux occupants des 700 lits de ce grand ensemble.

Le budget de la Santé étant ce qu'il est, c'est-à-dire dérisoire en comparaison de celui de l'Armée et d'autres secteurs de prestige, le quota attribué pour la médication et pour l'entretien des équipements est totalement insuffisant. De même, les salaires sont si bas qu'il est désolant de constater les tentations qui en résultent et prennent parfois des proportions invraisemblables, depuis la gamme

1. Voir J. Tiersonnier, *Au cœur de l'Île Rouge*, Ed. Beauchesne-Ambozontany, 1991.

2. HJRA : Hôpital Joseph Ravoahangy Andrianavalona.

des exactions, petites ou grandes, auprès des malades et de leurs familles, jusqu'aux détournements de matériels de valeur.

1.3 - L'aumônerie

Comment, dans un tel contexte, situer le rôle de l'aumônier ? Il serait sans doute facile de ne prêcher que la résignation. Serait-ce vraiment conforme à la volonté du Seigneur ? Si l'on veut essayer d'actualiser en paroles et en actes la sollicitude du Christ pour l'humanité blessée, il me semble qu'un dosage s'impose de compassion et d'exigence, dans un climat d'optimisme.

La compassion, pour ne pas être trop platonique, doit s'accompagner d'une recherche de l'allègement, si minime soit-il, que peuvent apporter des gestes amicaux, de menus services, la distribution de lectures distrayantes ou instructives, une parole, un sourire, une conversation plus prolongée et, bien sûr, la prière et les sacrements pour qui y est accordé.

La sympathie pour les patients doit évidemment s'accompagner de bons rapports avec le personnel, sans hésiter à réagir, s'il le

faut, contre d'éventuelles négligences ou pratiques indignes de la noble profession de Santé.

Afin que le prêtre ne soit plus seul à concrétiser la sollicitude de l'Église auprès des malades et du personnel, Mgr Zévaco, promoteur de la Pastorale de la Santé à Madagascar, insistait pour la création d'une véritable équipe d'aumônerie, cela en plus du témoignage qu'apportent depuis 1985 les religieuses Hospitalières de la Miséricorde, très appréciées dans le rôle d'infirmières major de services importants.

Grâce à la compréhension de la Congrégation de la Providence de Ruillé, une religieuse fut détachée pour l'aumônerie en 1989, Sr Claire Esquillan. Avec une belle expérience d'infirmière major d'un hôpital de brousse – Mandritsara – elle réussit assez vite à mettre sur pied une équipe de jeunes assistantes sociales malgaches pour se pencher sur les problèmes bien concrets des personnes hospitalisées et des membres de leur famille, qui doivent les suivre pour assurer les services que l'hôpital ne peut rendre.

Très vite, ce furent les contacts à prendre à l'extérieur pour favoriser les solidarités d'ordre familial, civique, paroissial qui risquaient de se distendre, de même que parfois s'imposent les interventions auprès des sociétés d'assurance, des employeurs ou des tribunaux, en faveur de ceux qui sont trop souvent oubliés.

Le problème des médicaments est tel qu'il fallut assez vite organiser la réception des dons venant du dehors. Les opérations de triage, de classement et de distribution allaient prendre de plus en plus d'importance dans la mesure où le sérieux de la gestion encourageait les donateurs.

1.4 - ANYMA

Le jour vint où des membres du personnel, impressionnés par le rayonnement de cette petite équipe d'aumônerie, exprimèrent le désir de faire quelque chose.

Ainsi prit corps le projet d'une association, ni confessionnelle ni politique, qui aurait à cœur de promouvoir une amélioration pour le bien de tous par la coopération des bonnes volontés de tous horizons.

Tout a commencé entre une dizaine d'amis, médecins et autres, animés du désir de faire réussir le Service Public pour l'amélioration de la relation soigné-soignant, par l'apport d'une aide morale et matérielle de part et d'autre ; une jeune doctresse lança cette phrase décisive : « *Il faut redorer le blason de la médecine !* » Bel appel à un courant d'optimisme et de vérité à l'encontre des routines, jalousies et peurs, afin de mériter la confiance de la population et l'estime de l'étranger. L'accord se fit sur le sigle ANYMA (**Arovy ny Marary** : Sauvons les malades).

Afin de ne pas rester au niveau des bonnes intentions, les initiatives se sont multipliées pour aider les malades et ceux qui les soignent. Ce fut d'abord, en complément de l'équipe d'aumônerie, les activités de triage et de gestion des médicaments reçus en don. Tant de gens n'ont pas le moyen d'acheter les produits que les services prescrivent par ordonnance sans pouvoir les fournir.

L'Association s'étoffant peu à peu inspira assez confiance pour pouvoir présenter des projets qui furent financés par des organismes soucieux d'efficacité : La Coopération

française permit ainsi de rénover les locaux de l'Oncologie, puis de transformer complètement le service des Urgences ; les Rotariens allemands et suisses, en liaison avec ceux de Tananarive, permirent le lancement d'un laboratoire de fabrication de sérum glucosé et salé ; l'association des Médecins d'Enghien (France) mit sur pied un service d'Endoscopie ; l'Ordre de Malte transforma complètement le service Maternité, et le Conseil Général d'Île-de-France permit le lancement d'un centre scolaire et médico-social dans la banlieue.

L'impact moral est assurément ce qu'il y a de plus important au cœur de notre grand CHU et il est encourageant de voir démarrer des antennes ANYMA en plusieurs points de l'Île.

1.5 - Des vents contraires

Comme il fallait s'y attendre, quelques épreuves ont surgi, assez déroutantes. Sur ordre ministériel, la fabrication du sérum fut arrêtée après trois ans et demi de services très appréciés par le personnel de l'HJRA et bien entendu agréés par l'Institut Pasteur. La ré-

ception des dons de médicaments fut également compromise par les exigences que posèrent les Ministères de la Santé et des Finances.

La Santé demandait que les dons soient précédés d'une demande précisant jusque dans les moindres détails le nombre et la qualité des produits qui devraient être garantis pour trois ans avant la date de péremption. De plus, ils seraient grevés de taxes douanières. Ce fut le coup d'arrêt au mouvement de générosité qui avait sauvé bien des vies depuis des années.

L'application de ces mesures fut officiellement justifiée par les exigences du FMI qui demande aux gouvernement un recouvrement fiscal plus sérieux. Hélas, au même moment, comment ignorer les esquives ou allègements dont bénéficient toutes les énormes fortunes des privilégiés du régime et du commerce. De plus, dans la même perspective de docilité à ces hautes instances, était instaurée dans les hôpitaux la pratique d'un recouvrement des coûts : les journées d'hospitalisation devenaient payantes pour tous, tandis que s'évanouissait l'espoir d'obtenir des médicaments gratuits, ou du moins assor-

tis d'une modeste participation. De ce fait, le nombre des hospitalisations a subi une chute impressionnante.

C'est le moment de demander où passe le pactole que représentent les exploitations acharnées de saphirs et d'émeraudes. Ne pourrait-il renflouer les caisses de l'État et assurer un financement minimum de prévoyance sociale, au lieu de filer vers les pays d'Extrême-Orient ou d'Europe du Nord, non sans enrichir au passage ceux qui devraient exercer un contrôle ?

2. Pauvreté et misère

2.1 - Constat

Après la visite de ce CHU-HJRA qui fait la fierté de la capitale, il peut être utile de faire un tour d'horizon de l'environnement et de prendre connaissance ainsi des divers milieux d'où nous arrivent les victimes de la maladie, des accidents, des agressions ou des tentatives de suicide, etc. Cela permettra de mesurer avec réalisme les efforts à mener sur place et ailleurs, avec quelque chance d'obtenir des résultats.

Ce n'est pas seulement la pauvreté mais la misère qui s'étale le long des rues de la capitale. Tandis que ne se comptent plus les enfants étendus à terre ou voltigeant en quête d'une pièce de monnaie, ce sont des adultes qui fouillent les tas d'ordures ou les bennes de ramassage, à la recherche de reliefs alimentaires ou d'autres restes récupérables comme chiffons ou débris de charbon.

Que dire de l'enchevêtrement, en certains quartiers, des constructions plus ou moins précaires qui compromettent tout tracé ultérieur de communications et d'égouts.

Je ne sais s'il en est de même dans d'autres régions mais il est sûr que les zones rurales sont trop souvent désertées par suite de l'insécurité qui s'y est développée : les bandits (dahalo ou malasy) sont tellement assurés de l'inefficacité des gendarmes, sinon de leur complicité, quand ce n'est pas celle des politiciens ou des juges...

2.2 - Recherche des responsabilités

Il est de bon ton aujourd'hui de présenter cette situation catastrophique comme le corollaire de "l'oppression coloniale". Ayant

vécu, à partir de 1936, les dernières années du régime colonial, il m'est aisé d'évoquer ce qu'on vivait alors.

La législation en vigueur maintenait une différence de statut juridique entre les "citoyens", dont certains étaient malgaches, et les sujets répertoriés "indigènes", mais on était loin du système d'apartheid pratiqué dans d'autres pays. Mon année de service militaire comme homme de troupe, en 1937-38, en milieu multicolore, fut, ainsi que la mobilisation de 1940, une expérience de camaraderie fort enrichissante.

À l'encontre d'une politique de ségrégation, les perspectives officielles, depuis Gallieni, avaient été celles d'une assimilation que le régime scolaire devait promouvoir, si bien que le manque de place faite à la langue malgache témoignait d'une sous-estime de la culture du pays. Ainsi la scolarisation des campagnes finit par être comprise comme la voie de sortie de la condition paysanne jugée indigne d'être considérée comme un vrai métier.

2.3 - Simple rappel historique

Il faudrait à présent porter un regard calme sur le comportement des nationaux depuis l'accession à l'indépendance voici plus de quarante ans.

Les débuts furent assez prometteurs, sous l'impulsion de Philibert Tsiranana, le premier Président revenu de son rêve communiste de jeunesse. Loin d'être le "valet de la colonisation" décrié après coup, il sut gagner la confiance de tous ses concitoyens pour une transition raisonnable, toujours conscient de l'importance des problèmes.

Hélas ! on vit se manifester peu à peu les effets d'un certain laisser-aller ainsi que des allergies claniques propres à la société malgache. Et comme en face des abus des tenants de tout pouvoir les réflexes obligés sont le silence ou l'acquiescement seulement verbal, l'impasse devint inévitable.

Il est certain que, dans l'enseignement, la place donnée au français était excessive, au détriment de la langue malgache³. Par

3. Voir Sylvain Urfer, *L'espoir et le doute*, Ed. Foi et Justice, Antananarivo, avril 2000, p. 16-18.

ailleurs, certains assistants techniques français agissaient encore comme en pays conquis. Après 1970, dès leur entrée en scène dans les établissements scolaires, les coopérants nouvelle vague voulurent se poser en libérateurs, dans la foulée de Mai 68. Ils n'eurent pas de peine à entraîner leurs élèves à suivre les manifestations des étudiants en médecine : ce furent les défilés aux cris de « *langue française, langue d'esclaves !* », « *accords de coopération, accords d'esclavage !* ». Tout se termina par la triste fusillade du 13 mai 1972, sur la place de l'Hôtel de Ville.

Après l'intermède du Général Ramantsoa, la cure de marxisme administrée à partir de 1975 dans l'enseignement et les activités économiques ne fut guère salutaire. Elle entraîna un recul catastrophique du niveau des élèves et de l'estime des parents, tandis que les entreprises privées périclitèrent : sous de nouveaux vocables, l'Émyre, la Marseillaise, Coroi, etc. s'acheminèrent plus ou moins vite vers une déconfiture dont le petit personnel fit les frais, tandis que les heureux responsables avaient réalisé de très belles fortunes.

Quant aux zones franches, si elles assurèrent un maigre salaire au personnel, surtout féminin, astreint à des conditions de travail sans pitié, elles garantissent aux entreprises étrangères et aux nationaux qui leur louent le terrain de confortables profits sans retombées sur le pays.

Comment ne pas comprendre alors que le mouvement de fuite des cerveaux ait pris de l'ampleur ! Commencé par la recherche à l'extérieur d'études sérieuses pour les enfants de milieux privilégiés, il se prolongea par une émigration définitive de ceux qui trouvèrent à l'étranger une situation correspondante à leur capacité, privant ainsi la patrie des compétences et du dynamisme qui lui auraient été profitables.

Quelle déception pour les éducateurs, spécialement ces religieux dont l'objectif a toujours été de préparer un avenir meilleur pour le pays auquel ils ont consacré leur vie, dans l'esprit de St Irénée, le grand missionnaire venu d'Orient évangéliser la Gaule du II^e siècle, dont la devise reste célèbre : « *Gloria Dei vivens homo* » : « *La gloire de Dieu, c'est la réussite de l'homme* ».

3. Il faut sortir de l'impasse

3.1 - Responsabilité des citoyens

Face à ces dérives, quelle peut être l'attitude d'un chrétien malgache, soucieux de servir son pays ?

Conscient des atouts providentiels dont jouit Madagascar, tant au plan de la nature que de la population, il lui faudrait s'imposer tout d'abord le refus des apitoiements étrangers, comme aussi du complexe victimal à la mode qui aboutit à une esquive des responsabilités. Il s'agit ensuite de mettre son point d'honneur à réactualiser les valeurs morales traditionnelles enrichies par le christianisme – c'est cela la vraie dignité, l'ambition de faire réussir Madagascar sans plus de mendicité larmoyante que de fatuité suffisante.

Axel Kabou, jeune sociologue camerounaise, a su trouver une formulation heureuse dans un livre qui a mérité la réédition : « *L'Afrique est parvenue à prendre ses discours*

velléitaires pour de véritables efforts de développement... Il ne faudrait rien moins que commencer par dénouer l'écheveau de mensonges et de vérités approximatives dans lequel les mentalités se sont empêtrées à force d'évitement. Une telle réévaluation est incontournable. »⁴.

Assurément, Madagascar n'est pas l'Afrique, mais l'éminente Malgache qu'est Madeleine Ramaholimihaso fait écho à A. Kabou lorsqu'elle intitule un article récent de réflexions approfondies : « *Aurons-nous le courage de poser un regard lucide sur ce que nous sommes ?* », et lorsqu'elle ose répéter : « *Le Malgache croit avoir agi parce qu'il a parlé.* »⁵.

Dès 1959, le Père Vincent Rabarison, jésuite malgache, alors dans la force de l'âge, avait eu le mérite de poser les vraies données du problème du développement avec une lucidité exceptionnelle et le courage de la franchise : « *Il faut éclairer la conscience nationale sur le danger que représentent nos ressources diverses car, faute d'être exploitées par un travail acharné, elles*

4. Axel Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement*, L'Harmattan, 1996, p. 204-205.

5. Madeleine Ramaholimihaso, "Aurons-nous le courage de poser un regard lucide sur ce que nous sommes ?", *Revue de l'Océan Indien*, décembre 2000.

exerceraient la convoitise d'autres pays arides et surpeuplés... Le peuple malgache ne donnera sa mesure que dans une ambiance d'enthousiasme, entraîné par une autorité ferme et respectée. Pour obtenir l'adhésion des citoyens libres, les chefs doivent avant tout prêcher d'exemple, dans la recherche désintéressée du bien commun, restant inaccessibles aux tentations de corruption.»⁶

Et avec un superbe entrain, il poursuivait alors, en liaison avec son compagnon jésuite, Jean de Puybaudet, la diffusion de cet idéal de promotion humaine. Ils donnaient des sessions de formation à travers le pays, animaient les syndicats chrétiens du monde rural et diffusaient le modeste mensuel *Miasa* (travailler). Ce bel élan allait malheureusement être fauché dès 1962 lorsque le P. de Puybaudet fut expulsé de Madagascar, sous l'inculpation calomnieuse de subversion de la population.

Le zèle servile du parti PSD⁷, devenu majoritaire, commençait à porter préjudice à l'autorité du Président Tsiranana, de nature

bien plus raisonnable. Le P. Rabarison allait être obligé de confiner son rayonnement dans le cadre d'une paroisse de la capitale, puis d'un district missionnaire lointain dont le climat l'achemina vers la mort, douze ans plus tard.

La disparition de ce binôme exceptionnel a été lourde de conséquences pour le pays.

3.2 - Échanges Nord-Sud

Pour en venir au sujet très délicat des responsabilités de l'Europe vis-à-vis de l'avenir des pays du Sud, qu'il suffise seulement de signaler quelques thèmes de réflexion :

3.2.1 - L'Europe doit-elle continuer d'être considérée comme lieu d'accueil obligé pour tous ceux qui, chez eux, sont victimes d'intolérances internes, racistes ou religieuses, victimes des abus de leurs gouvernants comme aussi du manque d'énergie pour se prendre en main et assurer enfin la relève de la tutelle coloniale ?

6. Cité dans J. Teissonnier, Madagascar : *Les missionnaires acteurs du Développement*, Ed. L'Harmattan-Ambazontany, janvier 2001.

7. PSD : Parti Social Démocrate. Parti du Président Tsiranana, malheureusement devenu totalitaire.

3.2.2 - L'aide technique et financière s'impose, certes, pour une vraie relève, mais les remises de dette ne seront profitables aux populations que précédées des restitutions internes, que les créanciers sauraient imposer fermement à qui de droit, au lieu de céder trop vite au désir de paraître généreux sous la pression d'une opinion mal informée et d'une culpabilisation disproportionnée.

3.2.3 - Que les nations européennes sachent retrouver la simple conscience de leur identité d'origine chrétienne, réagissant au plus vite contre le culte du Veau d'Or afin de sortir de la spirale de la consommation. La fringale actuelle de plaisirs toujours plus faciles ruine en effet les énergies, suscitant une croissance qui n'est que ruée de consommateurs, toujours plus nombreux, alléchés par une publicité envahissante à travers le monde. Les chrétiens ont-ils oublié que le secret de la qualité de vie et de bonheur pour la famille humaine, du Nord au Sud, a été livré par Jésus, le Fils du Créateur, sur le Mont des Béatitudes ?

Il est indispensable que, résistant à la poussée d'idéologies diverses, l'enseignement public revienne aux valeurs traditionnelles qui ont structuré la personnalité des citoyens et assuré l'équilibre de la vie sociale au lieu de lancer sur le marché des générations de consommateurs insatiables.

3.2.4 - Que la mondialisation se borne à généraliser l'usage des progrès techniques qui favorisent la solidarité de l'humanité, sans chercher à uniformiser les peuples de la planète et à imposer les mêmes modes de vie au profit de quelques leaders totalitaires. Les identités culturelles sont affirmées par les traditions et la géographie : souhaitons une unité dans la diversité et continuons à maintenir les diversités qui font le charme des pays et leur complémentarité.

En conclusion, face à la pauvreté du Sud, s'il est évident qu'une **aide** matérielle s'impose, le poids de l'**exemple** est encore plus décisif : c'est la forme de **partage** la plus efficace.

Se risquer en paroles et en actes...

par Marc **BODINIER**

**Marc est marié à Maryno (de "Galilée").
Il est père de famille. La contribution
que nous lui avons demandée est signe
d'espérance pour tous ceux qui
"galèrent" dans notre société.**

Quelques mots sur le contexte d'où je parle aujourd'hui

Il y a deux ans que j'ai quitté mes fonctions de Président directeur général des quatre entreprises d'insertion que j'avais créées, même si, jusqu'à ces dernières semaines, je suis resté en poste d'une de ces structures sans exercer pour autant de rôle opérationnel.

Après avoir créé plus de 150 emplois sur Chambéry, développé 30 millions de chiffres d'affaires par an, et permis la valorisation de 90 000 tonnes de déchets, je me retrouve aujourd'hui à inventer mon propre emploi de toute pièce. Me voici dans une situation de

"dés-apprentissage" du pouvoir et de solitude où je ne peux compter que sur mes démarches pour avoir un salaire à la fin du mois... Je suis devenu consultant dans une petite société SERAC où je travaille tout seul. Et je (re)découvre que pour qu'un courrier parte, il faut non seulement que je le rédige et que je le saisisse, que quelqu'un me le corrige (je suis nul en français) mais aussi que je n'oublie pas d'acheter le timbre ni de poster ma lettre avant 16 h pour que le client l'ait le lendemain ! L'anecdote illustre le nouveau paysage professionnel où je reprends des nouveaux repères.

Vous avez dit "risque" ?

Dans la question du risque il y a plusieurs niveaux. J'ai repéré dans le dictionnaire deux sens : danger et préjudice. J'ai aussi relevé plusieurs expressions significatives : courir le risque, au risque de, à mes risques et périls, assurance tous risques, risque social, zone à risques... On emploie le même mot dans l'idée de s'exposer et d'assumer une res-

ponsabilité et dans celle de prévenir un danger. Je vais essayer de regarder mon parcours avec ce prisme.

Dans mon histoire j'ai eu des parents qui, non seulement ont assumé de s'exposer, mais qui ont fait de cette dimension une valeur. Mon père avait comme devise : « *Ne crains point, crois seulement* ». Ils ont vécu dans un contexte où le danger de la guerre était derrière eux, avec la venue de l'ère des 30 glorieuses qui offrait un champ de reconstruction collective. Mes parents étaient de ceux qui, en désertant la campagne pour la ville, s'étaient exposés : il leur fallait réussir...

J'ai moi-même expérimenté cette dimension quand je suis parti en apprentissage comme cuisinier. L'école était tout juste devenue obligatoire jusqu'à 16 ans et pour aller travailler à 14 ans, il m'a fallu obtenir une dérogation. Des adultes ont pris le risque de m'embaucher et après une première expérience ratée, la deuxième fut la bonne.

À 17 ans, voulant voler de mes propres ailes, j'ai quitté la Mayenne pour Paris à mes

risques et périls. Je me suis trouvé confronté à toutes sortes de dangers. J'ai forgé dans cette période mes repères intérieurs avec mes points forts, mais aussi des faiblesses que je paye encore aujourd'hui...

La recherche de "raisons de vivre" en dehors du travail à 21 ans m'a permis de développer une autre forme de risque : celle d'aimer, de construire une vie de couple et de famille, celle de conjuguer le "je" au "nous". Avec le recul je reconnais que c'est sans doute le plus gros pari que j'aie fait ! On ne s'expose plus seulement soi-même mais aussi en entraînant les autres les plus chers. Aimer ne relève pas d'une assurance tout risque...

A l'école du risque

Au cours de cette période, il y a eu des prises de responsabilité sur le plan professionnel. Alors que je projetais de participer à l'ouverture d'une auberge rurale, j'ai bifurqué et choisi un service qui est aussi un combat avec "l'Autre", souvent le plus cabossé. A

Emmaüs, les compagnons m'ont appris les porte-à-faux : alors qu'ils pouvaient trouver dans la communauté un port plus chaleureux que la rue, où le gîte et couvert leur étaient assurés, certains n'hésitaient pas à reprendre leurs sacs pour repartir sur les chemins. Ce départ faisait souvent suite à un différent, la plupart du temps banal, mais c'était cette liberté intérieure qui était en jeu...

Emmaüs m'a aussi appris à remonter à contre courant. Les curseurs étaient inversés. Pour vivre il fallait développer des trésors d'ingéniosité et d'imagination. Ces compagnons ont été mes maîtres dans l'école du risque.

C'est de cette période que je retiens le goût de développer – à temps et à contre temps – le choix de créer des outils industriels pour permettre des emplois pour ceux qui se trouvent éloignés du travail. Si, par la suite, nous sommes devenues leaders dans le marché du déchet, c'est que nous avons su toujours être les premiers à développer cette prestation de service. Je pense en particulier à la dernière société qui évoluait dans la dé-

construction de matériels électriques et électroniques, et qui est en passe de devenir la première sur le territoire national. Ces choix ont été le plus souvent à mes risques et périls. En ce qui me concerne, s'il y avait eu échec, je n'avais pas grand chose à perdre mais il y allait du développement de l'activité et de création d'emplois, et surtout des emplois d'insertion, alors... A plusieurs reprises, il m'est arrivé de signer à la place de ceux qui auraient dû s'exposer – tout particulièrement les banques qui n'ont toujours évalué les risques qu'à partir de leurs propres intérêts et non à partir de ceux de leurs clients.

Pour tenir mon pari, je me suis entouré de nouvelles compétences qui ont aidé à qualifier les risques et à les prévenir. J'ai souvent été obligé de décider non pas avec ceux qui nous couvraient, mais avec ceux qui s'étaient embarqués dans la survie de l'entreprise. J'ai en mémoire l'incendie de l'usine en 1996 où tous les experts nous poussaient à abandonner mais où les personnes en insertion, que j'avais dû mettre au chômage technique, venaient chaque jour soutenir la reprise de l'activité...

Ces expériences ne façonnent pas l'entreprise de la même façon qu'en milieu économique ordinaire. Et c'est assez naturellement que, lorsque nous avons eu besoin de capital, nous avons fait appel à l'épargne solidaire plutôt qu'aux financements classiques de capital risque qui gèrent les fonds comme une marchandise.

Dans le contexte actuel où ces quatre entreprises sont entrées dans une phase d'équilibre et de gestion courante, ce qui fait sens c'est de s'être aventuré sur des chemins alliés au partenariat industriel, où la culture est de prévenir et de courir le moindre risque.

Ce que je retiens de ce chemin souvent à haut risque, c'est que l'innovation, le développement économique, le développement de la personne ne viennent pas du centre mais de la périphérie. Alors que beaucoup d'entreprises ou d'individus auraient les moyens de se lancer hors des sentiers battus, ce sont ceux qui vivent une liberté intérieure, ceux qui cherchent, ceux qui mettent du sens, qui trouvent le bonheur d'une réelle prise de risque... non pas comme une fin mais comme le moyen d'une société plus juste et plus fraternelle.

Que signifie la prise de risque dans un monde menacé par le sida ?

par **Abel BOUSSEAU**

prêtre du diocèse de Poitiers

Abel fait partie de l'équipe épiscopale de la MDF où il représente les équipes associées. Il a reçu mission auprès des sidéens. Il nous invite à respecter les personnes quels que soient les risques qu'elles prennent.

Préliminaire

La prise de risque nous parle du sens que nous donnons à notre vie. Prendre un risque par rapport au sida ne peut pas être isolé de tous les comportements au quotidien qui jalonnent notre existence. La vie est un risque permanent face auquel nous avons à nous situer : certains de nos actes peuvent conduire à la vie, d'autres à la mort. Le sens que va prendre ce risque n'est sans doute pas indépendant de l'état de conscience dans le-

quel nous sommes ; dans le balancement entre vie et mort, il y a toute une gamme de comportements qui vont de l'amour et du respect de soi et de l'autre jusqu'au déni ou au défi. Réfléchir à ce que représente dans l'inconscient et le conscient de l'homme le fait de prendre des risques nous conduit obligatoirement à la notion d'altérité, de rencontre réussie ou ratée. La foi elle-même n'échappe pas à cette confrontation, car la rencontre du Ressuscité est précédée de celle du tombeau vide, expérience indispensable au "lâcher prise" de ce que nous risquons de vouloir pour et à la place de l'Autre.

Un mardi soir, en rentrant du Perreux, où comme chaque mardi, je participais au travail de l'équipe épiscopale de la Mission de France, j'achète le journal *Le Monde*. Au sommaire est annoncé un article sur le "relapse" dans certains milieux gays parisiens. Ce mot anglais désigne le comportement qui consiste à draguer un partenaire en exigeant de lui des relations non protégées. J'ai été effaré par ce que j'ai lu dans cet article.

Après des années de prévention dans les milieux scolaires, dans les rendez-vous "homos", les permanences d'écoute téléphonique sur le numéro d'appel anonyme et gratuit de "Sida Info Service", ou dans les lieux d'accueil des associations de lutte contre le sida, voilà que nous sommes confrontés à un nouveau type de comportement qui consiste à refuser le préservatif en sachant pertinemment les risques encourus !

A quoi ont bien pu servir tous les efforts des associations depuis l'apparition du sida dans le monde ? Ceux et celles qui sont disparus avant l'heure, depuis le début de cette pandémie, seraient-ils morts pour rien ? Pourquoi un tel relâchement après tant d'efforts pour que les gens se protègent ? Que signifient ces nouvelles pratiques ? Que nous révèlent-elles des nouvelles générations face au risque du sida ? Comment pouvons-nous réagir ?

Nous étions déjà fortement secoués par la banalisation du sida dans les médias depuis la mise en place des trithérapies qui ont profondément modifié notre manière d'accompagner

ceux et celles qui sont touchés. Nous avons connu, en effet, une période où l'on parlait du sida à tous les coins de rue, dans tous les journaux écrits ou télévisés ; il faisait peur, et tout le monde était prêt à envisager les moyens de s'en protéger. Aujourd'hui, c'est à peine si, à l'occasion d'une journée nationale de sensibilisation, les journaux télévisés consacrent un petit coin de leur temps de parole à rappeler que ce fléau n'est pas vraiment éradiqué. De plus, nous sommes passés d'une situation où la découverte de la séropositivité signifiait une mort rapide à une perspective de nouvelle vie, même si elle est à payer au prix fort (une trentaine de pilules à avaler quotidiennement, des effets secondaires lourds à gérer quand ils ne sont pas paralysants...).

En réfléchissant avec d'autres à la lecture de cet article du *Monde*, très rapidement, il m'est apparu que le milieu gay n'était pas le seul à prendre des risques dans les relations sexuelles ; les statistiques nous disent que beaucoup de jeunes se protègent lors d'un premier rapport et ne le font plus lorsqu'ils ont d'autres rapports au cours de la même

nuit. Des personnes contaminées, y compris parmi ceux et celles qui militent depuis des années dans des associations, se laissent emporter par les pulsions du moment, ou même décident froidement de vivre un rapport non protégé, parce qu'ils (ou elles) en ont marre de cette contrainte qui "casse" la relation ou les identifie comme "personne à risque" aux yeux du partenaire d'un soir.

J'ai également connu des jeunes femmes qui ont pris le risque de mettre en route un enfant, sachant qu'elles pouvaient le contaminer pendant la grossesse ou au moment de l'accouchement. Ce risque est descendu à 1 % aujourd'hui en France, mais il existe encore. Le désir d'enfant peut donc être plus fort que la peur de lui transmettre la mort en même temps que la vie ! Nous rencontrons, par ailleurs, des parents et des éducateurs qui se soucient d'éviter une grossesse prématurée chez des adolescentes, ce qui les amène, avec l'aide des soignants, à proposer la pilule du lendemain. Mais qui pense qu'une relation précoce peut aussi entraîner une contamination par le virus du sida ? Nous sommes donc

capables de focaliser sur un type de risque et d'en occulter un autre !

Chez certains malades, j'ai aussi rencontré un désir de vengeance parce qu'ils avaient été contaminés par des partenaires dont ils ignoraient la séropositivité. La haine devant ce qu'on nous a fait peut conduire au désir de se venger en contaminant d'autres personnes à leur insu. Nous avons pu mesurer à quel point ce type de comportement révèle un abîme de solitude face à une situation dont ils ne peuvent parler avec personne ; à partir du jour où ils trouvent sur leur chemin quelqu'un, ou une association, capable d'entendre leur colère sans la juger, ils arrivent parfois à changer de comportement, au moins pour un temps !

Il nous arrive encore de rencontrer des personnes qui se savent malades, qui se protègent et protègent leur partenaire, mais qui refusent de se soigner. Ils (ou elles) ne veulent pas entrer dans le cercle infernal de la dépendance aux médicaments et à leurs effets secondaires, du regard social qui sera porté

sur eux par des compagnons de loisirs ou un employeur, ou des camarades de travail. Ceux-ci ne manqueront pas, en effet, de s'interroger devant leurs absences répétées, les coups de fatigue, la prise de médicaments plusieurs fois dans la journée, difficiles à dissimuler. Ils préfèrent prendre le risque de laisser la maladie se développer, en espérant que ce soit le plus lentement possible. Je connais ainsi un garçon qui a attendu 10 ans avant d'accepter de se soigner !

Enfin, nos efforts actuels pour ouvrir notre combat contre le sida en Afrique nous apprennent que la sexualité, là-bas peut-être encore plus qu'ici, est un tabou fortement lié à une culture ou à une présentation de la religion. Comment un homme, ou une femme, là-bas, peut-il envisager de "parler" avec son conjoint quand il apprend qu'il est touché par le virus ? Le mari se sent mis en cause dans sa virilité, et l'épouse a peur d'être répudiée et de se retrouver sans ressource, elle et ses enfants. Quant aux chrétiens, ils s'entendent encore dire dans leurs églises que le sida est une punition de Dieu !

Ne croyons pas, néanmoins, que la prise de risque serait réservée au domaine de la sexualité. En élargissant ma réflexion, je songe au comportement des jeunes qui choisissent d'organiser une course en motos, en empruntant délibérément une portion d'autoroute en sens inverse. Je pense encore à ces ados qui "jouent" à s'étrangler jusqu'au moment ultime, juste avant que la mort n'intervienne. Malheureusement, parfois il est trop tard ! Et que dire des soirées en boîte qui se terminent tragiquement sur la route du retour, parce que la soirée a été arrosée d'alcool mêlé aux produits euphorisants ? Enfin, n'oublions pas "le grand Bleu", ce film qui a attiré tant de jeunes parce qu'il invitait à aller jusqu'au bout de soi-même en prolongeant au maximum les plongées en apnée ?

Ne croyons pas, non plus, que de telles prises de risques ne concerneraient que les jeunes ! J'ai entendu citer la réflexion d'un homme qui a plus de 60 ans, estimant qu'à ses yeux le risque d'être contaminé n'a plus beaucoup d'importance, car avant que la ma-

ladie se développe dans son organisme, il serait en âge de mourir !

Pourquoi de telles pratiques ? Que cherchent ces hommes et ces femmes, qu'ils soient jeunes ou adultes ? Un déni du risque encouru ? Un défi à la mort ? Une volonté de repousser toujours plus loin les limites du possible ? L'ultime tentative pour tenter de faire entendre leur détresse par un environnement qui ne leur fait pas de place, ou qui ne leur a pas appris les repères nécessaires pour se construire ? Voilà bien des questions qui nous laissent sans voix !

La mort peut effectivement être l'objet d'un défi ou d'un déni, mais elle est largement masquée par notre société, de façon habituelle. On meurt de moins en moins chez soi, au milieu des siens, dans son propre lit, entouré de ceux que nous aimons ; si nous acceptons aussi facilement que nos proches meurent dans un lit d'hôpital, ne serait-ce pas parce que nous ne supportons plus d'avoir à gérer cette confrontation à la mort ? La toilette mortuaire était, autrefois, l'ultime geste

d'affection par lequel se vivait une ultime relation, une ultime parole pour dire à celui ou celle qui vient de partir, que nous accomplissons à son égard un dernier devoir d'amour. Ne pas accomplir ce dernier rite ne fera-t-il pas défaut à ceux qui restent, pour commencer le travail de deuil ? Si les adultes cachent la réalité de la mort dans la vie d'une famille et d'une société, comment les jeunes pourront-ils avoir conscience qu'elle est bien là, à notre porte et qu'elle peut nous atteindre nous-mêmes ? Il suffit d'avoir vécu de près le désarroi des jeunes lors de la sépulture d'un compagnon ou d'une compagne décédé accidentellement, pour mesurer à quel point ils n'étaient pas préparés à une telle éventualité !

Mais revenons à la prise de risque dans la sexualité.

Pour certains garçons, aujourd'hui, la question n'est pas de prouver sa virilité par la qualité de ses relations ou par des exploits sportifs, mais par la quantité de rapports qu'il est capable d'accomplir au cours d'une seule nuit !

Par ailleurs, le préservatif est signe de prudence, mais la prudence s'oppose à la prise du risque indispensable pour devenir un "gagnant" dans la vie affective, comme dans la vie professionnelle ou sociale. Alors, tant pis pour les conséquences éventuelles ! Où sont-ils allés chercher une telle philosophie, si ce n'est dans ce qu'ils entendent à longueur de temps, et cela dès l'école primaire ? Il faut être le plus fort et le meilleur, et rien ne doit compter plus que cet objectif si vous ne voulez pas être abandonné sur le bord de la route pendant que passe le peloton.

Et puis, il y a la solitude, la terrible solitude qui guette chacun, quelle que soit son existence. Pour y échapper, on cherche la bande, on adopte les modes vestimentaires ou les pratiques "ludiques" qui sont celles de la bande. La peur de la solitude peut nous conduire jusqu'au déni du risque de mort, et ce déni peut nous rendre sourd à toute prévention. Sans risque, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ; mieux vaut vivre peu et intensément, plutôt que de vivre longtemps sans avoir accompli aucune performance. Pour se donner du courage, on se

jette alors sur les excitants, drogues ou alcools, qui augmentent le goût de la prise de risque. « *Je bois pour ne pas avoir peur de l'autre et pour faire tomber les barrières entre nous* ».

Enfin, tous les militants d'associations de lutte contre le sida ont entendu un jour ou l'autre la réflexion suivante : « *de toute façon, la maladie ne se développe pas tout de suite ; le temps qu'elle me rattrape, la médecine aura trouvé le vaccin qui protège ou le médicament qui guérit ; la trithérapie, ce n'est pas pour les chiens !* » D'autres s'affolent après une prise de risque dans une relation sexuelle, mais pas avant, parce qu'ils sont incapables d'anticiper ; chacun vit comme un coureur du Tour de France qui aurait le nez sur son guidon sans se préoccuper de l'état de la route qui est devant lui.

Toutes ces observations nous montrent, s'il en était encore besoin, le degré de perversité de ce virus du sida qui change continuellement de forme pour mieux trouver une porte d'entrée dans l'organisme, mais aussi qui apporte la mort dans un acte qui a pour but de donner la vie ou du plaisir.

Quelles réflexions nous suggèrent de tels comportements ?

1 - La rencontre de l'autre, qu'elle soit passagère ou durable, nous apprend l'altérité.

Quel que soit notre sentiment de solitude, nous recherchons la rencontre qui nous prouvera que nous existons et qui nous apportera un moment de plaisir. Mais nous rencontrons quelqu'un qui est autre par sa propre histoire, par ses ressentis, par ses peurs et ses désirs. Toute rencontre de l'autre comporte une part de risque : je peux me mettre en danger, mais je peux aussi mettre l'autre en danger. Aimer quelqu'un, c'est pénétrer dans sa vie ; me laisser aimer par l'autre, c'est lui ouvrir ma porte sans être capable de mesurer le risque que je prends. L'autre peut m'enrichir et me permettre de m'épanouir, mais il peut aussi me mettre en danger. La prise de risque dans une rencontre sexuelle, comme dans toute rencontre, a pour conséquence un risque, qui est forcément partagé.

2 - Notre culture est une culture de l'immédiat

Nous voulons tout, tout de suite ! Dans ce contexte, le désir de satisfaire un besoin, une pulsion, un désir, est particulièrement fort. Avant même d'avoir fait, avec l'autre, la route indispensable de la découverte, ce qui m'attire en lui, c'est son corps et uniquement son corps, pour le plaisir qu'il peut me procurer. Dans ce cas, peut-on même parler de rencontre ? Peut-on parler de respect de soi et de respect de l'autre ?

Et la foi dans tout ça ?

1 - Quand nous abordons les différents aspects de la vie affective, nous sommes fortement interrogés et mis en cause par l'image qui est véhiculée de notre Eglise

Devant certains publics que nous rencontrons dans nos interventions de prévention contre le sida, il est des mots, comme ceux de "pureté" ou de "chasteté" qu'il est devenu très difficile de prononcer sans être

immédiatement taxé de "ringard" ou de "moraliste". Ces mots-là ne sont pourtant pas réservés au seul domaine religieux, ils relèvent d'abord de la connaissance de l'humain dans sa globalité. L'image négative de notre Eglise est lourde à porter, et elle entrave bien des dialogues. Mais n'avons-nous pas encore besoin de convertir notre propre regard sur la sexualité dans son ensemble, et particulièrement sur la notion de pureté ? Pour la plupart d'entre nous, l'éducation reçue nous a inculqué une notion de la pureté qui ne peut que se conserver ou se perdre. Il s'agirait d'un capital à préserver ! Mais n'est-elle pas aussi, et peut-être d'abord, une richesse qui se gagne au prix d'un combat incessant qui occupe toute une vie, de relations en relations, de victoires en échecs ? Et puis, la pureté du regard et la pureté du cœur ne sont-elles pas les sœurs aînées de la pureté corporelle ? Les efforts accomplis depuis quelques années pour changer notre regard sur les handicapés nous ont appris que la beauté et la pureté ne sont pas limitées à la beauté du corps. La Bible ne cesse de nous répéter que « *l'homme regarde le visage, mais*

que Dieu regarde le cœur ». Enfin, la notion de "pureté" ou de "chasteté" ne se limite pas à une absence de relation sexuelle, elle est d'abord refus de prendre l'autre pour le consommer !

2 - L'écoute et l'accompagnement des personnes que nous rencontrons dans la lutte contre le sida nous apprennent que **ces personnes sont pour nous une "terre sacrée" où Dieu nous a donné un rendez-vous pour le rencontrer**, alors que nous ne savions pas que leur galère pouvait devenir pour nous le lieu de sa révélation. Sa présence ne se manifeste pas que dans le feu, fût-il celui de l'amour ; elle se dit aussi à la manière du murmure de l'eau qui coule entre les pierres de la rivière, du torrent qui ravage tout sur son passage, ou des larmes que la personne rencontrée accepte de verser en notre présence, larmes que nous acceptons aussi de verser avec elle, parfois, sans nous protéger sous notre carapace défensive. Dans ce domaine, le risque à prendre est celui de laisser apparaître notre propre fragilité face à la souffrance de l'autre.

3 - Un autre aspect de ce chemin de partage et d'écoute est la découverte de la profondeur de l'âme humaine.

Elle ne se limite pas aux prières, ni aux sacrifices, ni aux signes extérieurs d'une appartenance religieuse ; elle se livre à la fois dans la découverte que nous sommes des êtres uniques, corps, âme et esprit liés dans une seule personne. Mais l'homme n'est pas fait pour vivre seul, c'est encore la Bible qui nous l'apprend : « *il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je veux lui faire une aide qui lui soit accordée* » (Gen 2/18). Or il n'est pas si facile de trouver cette aide qui nous soit "accordée". La dualité que nous expérimentons dans la rencontre de l'autre, nous conduit à la prise de conscience de notre propre dualité intérieure. Il n'est pas plus facile pour nous d'être "en accord" avec nous-mêmes que d'être "en accord" avec l'autre qui nous est à la fois si semblable et si différent ! Quand Jésus, dans le chapitre 17^e de l'évangile de Jean, prie pour que ses disciples soient unis, il ne prie pas seulement pour qu'ils soient unis entre eux, mais qu'ils soient d'abord, eux-mêmes, des êtres unifiés !

4 - Or, le combat pour acquérir l'harmonie en nous entre l'Ombre et la Lumière est le combat de toute une vie.

Il comporte bien des risques, ce combat, y compris le risque de prendre des voies sans issue, ou des pistes qui peuvent s'achever dans un ravin. Paul de Tarse a dû, lui même, traverser l'épreuve de l'obscurité avant de pouvoir retrouver la lumière qui l'avait ébloui sur le chemin de Damas. Ne nous parlait-il pas de son propre combat entre l'Ombre et la Lumière quand il écrivait à ses communautés, leur confiant sa propre dualité intérieure ? Ce combat nous traverse nous-mêmes, et il dure toute une vie !

5 - Il est néanmoins vrai que certaines prises de risques peuvent nous aider à nous construire, alors que d'autres ne peuvent que nous démolir.

N'y aurait-il pas quelque chose de cet avertissement dans les paraboles de sagesse utilisées par Jésus, quand il nous parle de la maison construite sur le sable ou sur le rocher, ou bien de ce général qui mesure les

forces de son armée avant de la lancer dans une bataille contre un ennemi qui est peut-être mille fois plus fort que lui ? Ou encore quand il nous compare à cet homme qui se lance dans le projet de construire une tour sans avoir mesuré les moyens dont il dispose ?

6 - L'accompagnement et l'écoute de personnes en "galère", comme nous le disons entre nous, m'ont appris à lire la Bible autrement et à m'en nourrir pour pouvoir continuer à me tenir là, sans porter de jugement, sans vouloir à la place de l'autre, mais aussi sans compromission quand je sais qu'il fonce tout droit dans le mur. La lecture de la Bible, ainsi que la supervision avec un psychanalyste, m'apprennent aussi à être là avec mon impuissance. Je mesure trop mes limites pour ne pas accepter celles de l'autre ; je crois trop en mes capacités de progresser, y compris à travers mes erreurs et mes errances, pour ne pas accorder à l'autre le droit de se tromper sans le juger, mais en continuant à croire en lui.

7 - Toute prise de risque, bien au-delà de celle qui concerne la contamination par le virus du sida, peut nous conduire jusqu'au tombeau vide.

Pierre a eu beaucoup de mal à accepter le chemin emprunté par son Maître ; Marie Madeleine également ! L'un et l'autre, ils ont cherché, dans un premier temps, à retenir Jésus. Pierre a été plus lent que Jean à se rendre jusqu'au tombeau vide, et Marie Madeleine s'est vue reprocher par le Ressuscité de chercher à le retenir encore, alors qu'il devait monter vers le Père !

L'expérience du tombeau vide dans notre existence, nous fait traverser cette épreuve qui fait que nous ne pouvons pas reconnaître celui que nous avons aimé tant que nous cherchons à le retenir dans le champ de notre propre désir. Comme des parents qui disent de leur enfant devenu adulte : « *nous ne reconnaissons pas notre fils* » tellement il devient "autre", l'écoute et l'accompagnement des êtres blessés par la vie

me fait traverser cette expérience de les voir devenir "autres" que ce que j'avais imaginé pour eux. Cette altérité les conduit parfois à des comportements ou à des choix de vie qui me sont étranges, pour ne pas dire étrangers. Mais en relisant ma vie et la leur, il m'arrive de partager l'expérience de la "présence – absence" du Compagnon du Chemin qui s'est arrêté pour rompre le pain avec nous. Je me dis alors que « *mon cœur était tout brûlant tandis qu'il marchait à mes côtés* ». Mais alors, ces rares instants privilégiés de la communion qui manifeste sa Présence, me poussent à reprendre la route pour le retour de mission vers mon Eglise qui m'a envoyé là pour témoigner de cette Présence !

Comment pourrais-je retrouver dans cet Autre "celui qui n'est plus là" sans passer par le tombeau vide qui me fait expérimenter le silence, peut-être même l'absence de Dieu ?

Comme l'a écrit Claude Geffré : « *Le silence de Dieu est le garant de sa transcendance* ».



Bernard Morellet



Le jeu : divertissement ou engagement ?

**Théologien, Rémi est membre
du comité de rédaction de
La Lettre aux Communautés.
Il nous propose ici sa réflexion
sur ce qui nous conduit à jouer.**

par Rémi CRESPIEN
prêtre de la Mission de France

Le LOTO vient de fêter ses vingt-cinq ans. Il n'a pas manqué l'occasion d'organiser un tirage supplémentaire. Cela en a fait cinq dans la même semaine, plus autant de tiercés-quartés-quintés ! Le jeu va-t-il devenir une activité "à plein temps" ?

Il était autrefois confiné dans des "cercles" plus ou moins clandestins, des maisons de jeu, des casinos ou des champs de courses peu fréquentés. C'était l'apanage d'une minorité relativement fortunée, qui ne souhaitait aucune publicité...

Depuis la **Loterie Nationale**, créée en 1933, le jeu a conquis rapidement le grand public. Dans les vingt dernières années, les médias aidant, le développement est devenu une véritable explosion. Aux multiples lotos et quintés, il faut ajouter la prolifération galopante des vignettes à gratter qui s'évalent sur le comptoir du moindre buraliste. Pas étonnant que le PMU et la Française des Jeux affichent des bilans... astronomiques !

Pourtant les "jeux de hasard" ont eu longtemps mauvaise presse, particulièrement dans l'Eglise. Vers 1950, les **"Statuts Synodaux"** de la plupart des diocèses les interdisaient encore régulièrement au clergé. La répétition de l'interdit, d'un synode à l'autre, laisse à penser qu'il était assez souvent transgressé... A quoi jouaient donc les curés, au début du siècle dernier ? En tout cas, la rigueur synodale ne les empêchait pas d'organiser de nombreuses tombolas au bénéfice de l'école libre ou de la paroisse !

Pour ma part, il m'est arrivé d'être inquiet et malheureux quand je voyais les en-

jeux considérables que risquaient au PMU mes camarades immigrés du Foyer AFTAM. Je me souviens aussi d'avoir arrêté de jouer au tiercé avec mon ami Robert, quand je me suis aperçu qu'il ne se contentait pas de nos très modestes mises communes et finissait par écorner sérieusement son maigre salaire de chauffeur, avec lequel sa femme avait bien de la peine à faire bouillir la marmite familiale. J'avoue qu'aujourd'hui je suis simplement amusé quand je vois des régiments de vieilles dames pas du tout indignes qui viennent gratter leur "millionnaire" ou leur "tac-o-tac", lorsque je vais chercher mon tabac.

La littérature n'a pas fait la part belle au jeu ni à ceux qui en sont devenus esclaves. Dostoïevski, qui sait de quoi il parle, compare l'enfer de la maison de jeu au bagne qu'il a connu en Sibérie¹. Pendant plus de dix ans, il ne pourra se remettre à son travail d'écriture que lorsqu'il se sera, une fois de plus, ruiné à la roulette. Son *Joueur* (1866), et pareillement celui que met en scène Stefan Zweig (dans *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, 1925),

1. DOSTOÏEVSKI, *Lettre à Strakhov*, septembre 1863.



sont avant tout des malades, victimes d'une drogue qui les amène aux frontières de l'aliénation. (Le docteur Freud s'est même intéressé à leur cas. Mais son diagnostic n'est pas très convaincant).

Quand on y réfléchit, on s'aperçoit que le mal n'est pas dans le jeu lui-même, mais dans la passion qui enchaîne les joueurs invétérés. Il y a bien d'autres passions qui peuvent égarer la conscience de l'homme, et le détourner de son travail, de son devoir, de sa vraie vie...

Il faut dire aussi que la passion du jeu ne se résume pas à la passion de l'argent. Le profit n'est sans doute pas le seul ni même le principal mobile du joueur. Et le jeu n'est pas forcément le pire moyen de le chercher. Comme l'écrit Dominique Fernandez, commentant le roman de Dostoïevski : « *Où est la différence entre l'enfer de la roulette et la légalité du régime capitaliste ? En quoi Alexis (le Joueur) est-il plus à blâmer que les quatre personnes qui comptent sur l'héritage pour commencer une nouvelle vie ?* »².

Spéculer en Bourse ou profiter de l'exploitation des travailleurs, spéculer sur la mort d'autrui (même quand on se contente de l'attendre), est-ce vraiment plus moral que de tenter sa chance au jeu ?

*

Un besoin d'imprévu, de surprise, de nouveauté

Laissons là les questions de moralité. En ce qui concerne le jeu, elles sont moins simples que pouvaient le suggérer les antiques malédictions. Et rien n'empêche de penser qu'il peut exister aussi des jeux innocents.

Revenons plutôt à notre première constatation : l'engouement généralisé dont jouissent aujourd'hui les jeux de toutes sortes. Comment expliquer cette boulimie quasi universelle ?

La première réponse me paraît être le type de civilisation qui prévaut dans notre monde : une civilisation massivement urba-

2. D.FERNANDEZ, Préface à l'édition 1973 du *Joueur*. Folio, p.11.



ne, coupée de la nature, avec des rythmes imposés et répétitifs. Il faut sans doute compléter la trilogie classique et la transformer en tétralogie : **métro, boulot, dodo... loto !**

Nos contemporains ont de plus en plus de mal à s'échapper au moins quelques instants d'une vie monotone et sans surprise. Les gens aisés voyagent. Les gens cultivés lisent. La plupart n'ont, pour se distraire, que le spectacle des jeux – le foot et autres compétitions – ou le jeu lui-même, qui est maintenant mis à la portée de tous.

A nos parents ou nos grands-parents, le spectacle avec la nature offrait, tous les jours, un lot abondant de nouveautés et de surprises. Il suffit encore d'un bout de jardin, et d'y faire chaque matin un petit tour, pour guetter ce qui lève, ce qui pousse et ce qui fleurit. Mais c'est un privilège qui devient rare. La population urbaine, dans son immense majorité, ne connaît plus les imprévus délicieux et redoutables de la germination, de la floraison et de la récolte, encore moins ceux de l'éclosion, du vèlage, de l'agnelage ou du poulina-ge...

Nos agriculteurs (comme ceux d'hier et de toujours ?) parlent surtout de leurs mauvaises surprises. Je me souviens encore de ce jeune voisin qui me confiait, en février, qu'il allait devoir re-labourer les trois quarts de ses surfaces emblavées : avec l'excès d'humidité, les grains avaient pourri au lieu de germer. Les pluies de mars et d'avril auront probablement compromis ses espoirs de semer des céréales de printemps... N'allez pas lui répéter bêtement que "la terre en ment pas" !

Ainsi, malgré tous les progrès des techniques agricoles, il reste, dans "le geste auguste du semeur", quelque chose de la démarche aventureuse du joueur. La graine semée est une mise, qui ne garantit pas à coup sûr la récolte.

Et que dire de nos plus lointains ancêtres, qui devaient affronter chaque jour les aléas de la cueillette, de la pêche ou de la chasse ? Ne vivaient-ils pas dans un jeu permanent, un jeu tragique mais pourtant festif, un jeu dont les hasards – souvent sacralisés – devaient assurer leur subsistance ? Condamnés à jouer pour vivre ou pour survivre...



Nous n'en sommes plus là. Aujourd'hui, c'est sur un fond de sécurité – parfois jusqu'à saturation, quoi qu'on dise... – que survient ou revient le désir (le besoin ?) du jeu. N'est-ce pas une nostalgie des surprises et des émerveillements dont nous comblait jadis la nature ?

*

L'aventure de la Foi

Contrairement à ce que suggère le célèbre pari de Pascal (il n'y aurait aucun risque à choisir de croire), toute la tradition biblique et chrétienne nous montre la démarche de foi comme une aventure, une rupture avec les certitudes et les sécurités. Sans leur manquer de respect, on peut dire qu'ils ont été de sacrés joueurs, ces grands croyants qui sont nos modèles et nos ancêtres dans la Foi.

A commencer par notre père Abraham. Il était apparemment bien installé et plutôt prospère (Gn. 12, 5). Et le voilà qui part de Ur en Chaldée, avec sa tribu, "sans savoir où il allait" (Hb. 11, 8).

Le pari de Moïse n'est pas moins audacieux. Les Hébreux, qu'il a embarqués dans l'épreuve du désert, ne manqueront pas de le lui rappeler. Quand ils pensent à l'Égypte, ce n'est pas l'esclavage dont ils se souviennent, mais du confort (peut-être idéalisé) qui leur manque cruellement. Ils avaient là-bas non seulement du pain et de la viande à pleines marmites (Ex. 16, 3), mais du poisson à volonté, des légumes – pas seulement des oignons ! – (Nb. 11, 5) et des fruits (Nb. 20, 5) en abondance. Finalement, ce n'est pas la Terre Promise, mais l'Égypte de la servitude qui leur apparaît rétrospectivement comme "un pays ruisselant de lait et de miel" (Nb. 16, 13). Choisir l'Exode et les pièges du désert, c'était vraiment tourner le dos à la sécurité !

Le Nouveau Testament n'est pas moins riche en aventures et en prises de risques. Rappelons simplement ces pêcheurs de Tibériade, qui rentraient bredouilles d'une rude nuit en mer. Ils savent ce que c'est, ils connaissent le métier, ils ont l'expérience. Pourtant ils obéissent à Jésus, repartent au large et jettent de nouveau leur filet (Lc 5 ;



Jn 21)... La parole du Maître a été plus forte que leurs certitudes de vieux marins. Ils ont pris le pari... Et ils vont en prendre un plus grave encore, en acceptant cette mission de "pêcheurs d'hommes" qui leur est confiée.

Jésus prend aussi un fameux pari en choisissant ces humbles pêcheurs pour continuer sa mission. Mais n'est-ce pas toute sa vie qui est un pari permanent, un pari sur la capacité de croire et d'aimer qui se cache en tout homme, en même temps qu'un terrible défi à la mort, qu'il faut vaincre ?

*

Parier sur la Liberté

Les joueurs de loto parient sur le hasard. Les semeurs, sur la nature. Les croyants, sur la Promesse et la fidélité de Dieu. Il y a un pari encore plus fou, c'est celui qu'on engage sur la Liberté. Et ce pari, c'est notre Père et Créateur qui, le premier, a osé le prendre.

« Dieu ne peut pas jouer aux dés... », aurait déclaré le grand Albert Einstein dans les années 1920. Il voulait signifier ainsi qu'il ne faut pas faire intervenir le hasard dans l'explication des mystères de la création.

Cette belle certitude a été sérieusement contestée, quelques décennies plus tard, quand d'autres savants ont élaboré la "**théorie du chaos**". Ceux-ci reconnaissent un rôle au hasard pour expliquer les caprices de la météo, les trajectoires irrégulières de certains corps célestes, etc.³

Il n'est pas question de polémiquer sur ce terrain, ni de démontrer ici comment la Volonté Créatrice peut intégrer le hasard. Ce qui est beaucoup plus évident – et peut-être plus important – c'est que Dieu a joué un magistral coup de dés en créant l'homme **libre** face à Lui, libre de répondre à son Amour ou de se détourner de Lui.

L'expérience humaine ne peut donner qu'une idée très atténuée de ce pari divin sur la liberté. On retrouve quelque chose de ce genre dans la démarche désintéressée d'une

3. La Cinquième a consacré à ce sujet, le 3 mai 2001, une émission remarquable, intitulée "Et si Dieu jouait aux dés ?".



authentique éducation. On prend aussi un risque qui n'est pas sans parenté avec celui du Créateur dans l'acte humain de la procréation, dans l'expérience de la paternité et de la maternité. Les précautions et les manipulations de la science contemporaine n'y changeront rien. Car ce risque, c'est celui de la liberté qui appartient en propre à l'enfant, à chaque enfant. Il ressemblera peut-être à ses parents. Mais comment répondra-t-il à leur affection ? Et ses choix de vie correspondront-ils aux espérances qu'ils avaient mises en lui ?

*

C'est aussi un drôle de pari que d'engager sa vie au service de la Mission. C'était un pari particulièrement osé dans les années qui

ont suivi le coup d'arrêt de 1954, alors que rien ne laissait encore prévoir les ouvertures de Vatican II...

Pari gagné ou pari perdu ? Il est bien difficile de le dire aujourd'hui. Même si le sentiment d'échec l'emporte parfois, il ne doit pas faire regretter ce qui a été donné et vécu. Il n'empêche pas de croire que ça valait la peine !

A ce jeu-là, on ne comptabilise pas les bénéfiques. L'engagement a, par lui-même, sa grandeur et donne sens à une vie.

Il ne faut évidemment pas encourager les paris stupides ni les risques insensés (surtout ceux qu'on fait prendre aux autres). Mais quand on examine d'un peu près la signification et la fonction du jeu, on est facilement tenté d'aggraver le dicton populaire : « *Qui ne risque rien... n'est rien* ».



Le principe de précaution

par Jean-Marie PLOUX

prêtre de la Mission de France

Jean-Marie intervient comme théologien à l'Ecole pour la mission. Bien connu de nos lecteurs, nous lui avons demandé de nous éclairer sur ce qu'on appelle le principe de précaution.

Le principe de précaution

« Ils ont cette idée que Kant c'est très bien fait mais que précisément les grandes choses du monde n'ont pas été des choses très bien faites. [...] Que quand c'est si bien fait que ça, ça ne réussit jamais, ça ne reçoit jamais ce gratuit accomplissement, ce gracieux couronnement d'une haute fortune. Que quand c'est si bien fait que ça il manque justement de ne manquer de rien, ce on ne sait quoi, cette ouverture laissée au destin, ce jeu, cette ouverture laissée à la grâce, ce désistement de soi, cet abandon au fil de l'eau... »¹

1. Charles Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, in Œuvres 1909-1914, Ed. Pléiade, Gallimard, 1968, p.1367.



Depuis quelques années, vraisemblablement depuis le drame des transfusions sanguines effectuées avec du sang contaminé par le virus du sida, un nouveau concept est né dans la vie politique, celui du *principe de précaution*. Il est souvent difficile d'opérer une séparation tranchée entre *prévention* et *principe de précaution*. Mais alors que la prévention s'exerce vis-à-vis d'un danger défini et connu, il semble que le principe de précaution intervienne davantage devant l'inconnu.

D'une certaine façon, si la prévention a pour but de prémunir contre les conséquences de fautes, volontaires ou non, le principe de précaution doit protéger des conséquences de l'erreur.

En effet, il ne s'agit pas seulement de prendre les précautions élémentaires que tous les hommes de bon sens prennent – ou devraient prendre – quand ils sont affrontés à une opération dangereuse. Il s'agit d'un principe d'action politique et social, d'une règle d'action pour tous ceux et toutes celles qui briguent des responsabilités ou qui en sont chargés. En face d'un choix à faire, d'une dé-

cision à prendre, il s'agit d'opérer comme si le pire devait arriver. Dans une situation dont on ne maîtrise pas toutes les données, en cas de doutes ou de lacunes dans l'information, on doit faire comme si ce qui fait défaut dans ces données ou cette information devait conduire à des catastrophes, et donc s'abstenir de s'engager sur des voies à risque ou les interdire.

Les exemples sont multiples, ils touchent tous les domaines de la vie. On sait qu'en cas d'encéphalite spongiforme bovine décelé dans un troupeau, le troupeau entier est abattu. Il vaut la peine aussi de jeter un regard sur la désastreuse épidémie de fièvre aphteuse qui s'est déclarée en Grande Bretagne. Une solution fiable était envisageable : la vaccination des animaux. Mais cela contrevenait aux normes de qualité du bétail exportable, lequel doit être sans défaut. On préféra donc anéantir des centaines de milliers d'animaux...

Mais il y a aussi l'encadrement des activités sportives, éducatives et de loisirs... Quelle chance nous avons eue de vivre notre



enfance et notre jeunesse avec tant d'insouciante liberté ! Aujourd'hui, tout doit être encadré et contrôlé. Stupéfiante société *libérale* qui multiplie les décrets, les règlements et les circulaires qui brident, briment et, finalement, brisent la liberté. On finit par comprendre les revendications des *rave parties* !

On peut ajouter les raids effectués sur des champs expérimentaux de culture de végétaux génétiquement modifiés (OGM) pour les détruire. Et songer aussi à la généralisation du diagnostic prénatal (En France trois échographies pendant la grossesse.) ou préimplantatoire en cas de conception *in vitro*.

L'Arrêt Perruche

En ce domaine, qui touche au plus près l'humanité de l'homme, les frontières d'application du principe de précaution deviennent particulièrement floues. En effet, en certains cas, l'interruption volontaire de grossesse peut être assimilée au principe de précaution.

Preuve en a été donnée *a contrario* par l'arrêt de la Cour de cassation dans l'affaire dite de Nicolas Perruche. Rappelons les faits : à la suite d'une rubéole non détectée par le médecin, un enfant, Nicolas Perruche, est né gravement handicapé mental, et atteint de surdité et mal voyant. Dans un premier temps, les parents ont intenté une action en justice pour défaut de diagnostic et ont été indemnisés. Puis ils ont saisi la justice au nom de leur fils et, au terme d'une longue procédure, la Cour de cassation, dans un arrêt en date du 17 novembre 2000, a jugé que l'enfant devait également être indemnisé. Cette décision fait l'objet d'interprétations contradictoires et divise les juristes. On peut cependant y voir une illustration du principe de précaution puisqu'il s'agit de reconnaître, d'une façon rétrospective, le droit des parents à interrompre la gestation de leur fils dans l'incertitude qu'ils étaient des conséquences d'une éventuelle rubéole contractée par la mère. Aucune lecture d'échographie n'étant préservée d'erreur, le Dr Bessis, président du collège français de l'échographie fœtale, redoute que les médecins soient reconnus res-



ponsables des erreurs de la nature qu'ils n'auront pas pu diagnostiquer. « *Nous serons amenés à ne plus prendre aucun risque, dit-il. Au moindre doute, on conseillera aux parents un avortement médical, en appliquant le principe de précaution.* »²

Tout récemment, toujours à titre de précaution, la loi vient d'autoriser sous certaines conditions la stérilisation des personnes handicapées.

Finalement, ce qui justifie le principe de précaution c'est l'incertitude et l'inconnu. Et, conjointement, ce qui est en jeu dans les nombreuses actions en justice intentées contre des élus, des responsables d'association, des directeurs de service, d'administration ou d'entreprises, c'est que, sachant, ils auraient dû informer et décider en connaissance de cause ; ignorant, ils auraient dû faire part de leur ignorance et agir en fonction du pire. Autrefois, on disait : l'erreur est humaine, l'ignorance a des excuses. C'est de moins en moins vrai et le principe de précaution est

une manière d'exercer sa responsabilité en la limitant. Ce n'est ni abstention, ni non agir. C'est agir en fonction du pire.

Le bon côté des choses...

Avant de marquer les ambiguïtés de ce principe ou de sa mise en application, il faut reconnaître qu'il est le fruit d'un approfondissement de la conscience responsable. Même si c'est, pour certains, une manière de déga-ger leur responsabilité, c'est pour tous une manière de l'engager.

D'autre part, c'est l'aveu de la part d'ignorance et d'incertitude qui subsiste dans les connaissances, dans l'information et dans la communication. C'est une manière de reconnaître les limites là où elles existent et nous avons connu assez de suffisance scientifique pour ne pas le souligner.

Enfin, c'est une manière de se reconnaître d'un monde solidaire et c'est une invitation à exercer cette solidarité en même temps

2. Cité dans *La Vie* n° 2899, du 22 mars 2001, page 14.



dans l'acceptation des renoncements imposés à quelques-uns au bénéfice de tous et dans l'indemnisation de ces renoncements. (Quand c'est possible et réel...)

... et le moins bon

Cela dit, la réalité est plus ambiguë. En effet, le principe de précaution n'intervient pas également dans tous les domaines. Au moins dans notre société, on a tout dit sur le sida, ses voies de transmissions, les précautions à prendre, les conduites à risques, le préservatif etc. Et pourtant on constate que beaucoup passent outre... On a tout dit sur les risques de cancer à partir du tabac et de l'alcool. On continue à fumer et à boire. Quitte à tenter un procès aux fabricants de cigarettes qui ont eu le tort de donner ce qu'on leur demandait... et de faire de l'argent avec. Les mêmes citoyens qui sont prêts à désavouer leurs élus et à les traîner en justice pour un accident sur un stade, sur une piste de ski, dans une cantine, un hôpital ou une clinique, méprisent cordialement le code de la

route, s'engagent en montagne sans le moindre équipement ou s'embarquent sur la mer sans peur de déplacer une armada en cas de naufrage. Ainsi, chaque individu revendique une liberté personnelle sans borne mais il est entendu que cette liberté doit être protégée. En même temps il faut respecter la liberté de chacun, en même temps les hommes peinent à accepter les contraintes de la solidarité.

De même, dans ce monde potentiellement sans risque et sans défaut, il faut l'exutoire de quelques grands prêtres du risque – éventuellement de quelques victimes – qui se substituent à nous sur le mode du spectacle pour assouvir nos rêves et les frustrations qui naissent du contrôle continu dont nous sommes de plus en plus les objets. Comme si l'idéal de tous devait être le *top*. Or ces deux principes : risque zéro et zéro défauts sont parfois contradictoires. On le voit tous les jours dans l'alimentation. Par la sélection d'abord, par des traitements chimiques ou génétiques ensuite, on parvient à obtenir des graines, des tomates, des fraises etc. qui sont sans défaut. Mais c'est au prix d'une fragilisation et d'une raréfaction des espèces et la cul-



ture *bio* revendique de plus en plus un retour à la nature avec ses aléas et ses potentialités pour demain.

On trouve aussi tout à fait normal que dans nos sociétés "avancées" il faille que tout soit parfait. Mais que, dans les pays qu'on n'ose plus appeler sous-développés, on boive l'eau des marigots, que les vaccins les plus élémentaires fassent défaut, que la lèpre ne soit pas soignée, que l'instruction élémentaire soit encore un luxe pour beaucoup etc., cela ne dérange pas.

Dans un monde qui fait des Droits de l'Homme la charte d'existence de la Planète, on s'accommode assez bien des distorsions entre les hommes. La vie d'un Américain est sans prix. La Guerre du Golfe en donna une exemplaire illustration. Le principe de précaution voulait donc que la guerre soit aérienne et que les bombardements ne mettent pas en jeu la vie des pilotes. Le Président des USA put se féliciter de son succès. Zéro mort de son côté. Combien y en eut-il en dessous ? Aucune importance, ce n'étaient que des Iraquiens coupables de tolérer Saddam Hussein comme leur chef d'Etat.

Ce qui se cache derrière

Peut-être faut-il aller plus profond et débusquer d'autres réalités derrière ce principe de précaution et la manière dont il est appliqué ? J'en vois essentiellement deux.

Et l'argent dans tout ça ?

Nous avons noté au passage l'étrange contradiction qu'il y a pour une société libérale à traquer ainsi l'exercice de la liberté. Les choses, pourtant, ont une certaine logique si l'on s'avise que la régulation dernière d'une société libérale, ce n'est pas la liberté mais l'argent. Finalement, pourquoi a-t-on choisi d'abattre le bétail plutôt que de le vacciner dans le cas de la fièvre aphteuse ? N'est-ce pas parce que, à long terme, on pensait que la viande *zéro défaut* se vendrait mieux sur les marchés ? Contre exemple : Pourquoi tolère-t-on la construction de voitures qui peuvent atteindre 200 km/heure... alors que la vitesse maximale autorisée est de 130 km/heure ? N'est-ce pas que le coût total des morts et des



blessés dans les accidents de la route imputables à la vitesse est encore inférieur au profit généré par la vente de ces voitures ? Tout ne se résume pas à cet aspect des choses, bien que, c'est le cas de le dire, il compte !

Cependant l'idéal du risque zéro, la poursuite du zéro défaut, la prévention, l'assurance de tous pour tout et, quand tout cela défaille, le recours de plus en plus fréquent à la Justice pour trouver des coupables et pour être indemnisés des dommages subis, tout cela s'inscrit dans un contexte plus large : le refus de la contingence humaine et de la solitude qu'elle implique en particulier dans la décision morale. Le principe de précaution, dont l'évaluation est soumise à des *experts* censés savoir et à des politiques censés tout prévoir et protéger de tout, va souvent de pair avec la démission des consciences qui refusent de prendre et d'assumer les risques d'une décision personnelle forcément contingente.

L'homme parfait

Car derrière tout cela se cache encore un des vieux démons de ce que Péguy appelait *le monde moderne* : l'idéal de perfection. Alors que la vérité scientifique s'est faite plus modeste et admet son caractère provisoire et partiel,³ au point même qu'une théorie sera considérée comme juste tant qu'il n'est pas avéré qu'elle est fausse, la prétention au zéro défaut se répand dans les autres domaines de la vie. Ceci s'inscrit dans la détermination moderne de faire échec au hasard, de maîtriser l'indéterminé, d'imprimer la volonté de l'homme sur la nature, sur les œuvres de l'homme et sur l'homme lui-même. Au fond du fond, il y a le refus du temps, du vieillissement, de l'irréversibilité de l'existence, de la mort.

« *Les dieux manquent de ce couronnement qu'est enfin la mort. Et de cette consécration. Ils manquent de cette consécration qu'est la*

3. Voir LAC n° 205, article de Dominique Bourdin, *De l'incertitude aux chemins de vérité* et LAC n° 206, article de Philippe Deterre, *Croire et savoir, éloge de l'incertitude*.



misère. (Notamment la misère de l'hôte, la misère du suppliant, la misère de l'errant et de l'aveugle, la misère d'Homère, la misère d'Œdipe.) Ils manquent de cette consécration qu'est le risque.

Car ils ne risquent même rien de tout cela. Ils sont assurés de ne pas risquer la mort, de ne pas risquer la misère, de ne pas risquer le risque même.

Ils n'ont même pas cette chance de pouvoir risquer, de pouvoir espérer risquer la mort, risquer la misère, risquer le risque même. Ils sont assurés de ne jamais pouvoir prétendre à cette triple grandeur. »⁴.

Or cela s'inscrit aussi dans le mouvement de sécularisation qui prend congé d'un Dieu dont la Providence, d'une part, faisait ombrage à la libre volonté de l'homme et, d'autre part, était souvent prise en défaut. Reste donc à l'homme à se substituer à Dieu et à réaliser sur terre, dans tous les aspects de la vie, l'attribut de sa perfection. Et comme il n'y a plus de Dieu auquel on puisse s'en prendre, on s'en prend aux autres, à la société, à

l'Etat. On comprend alors pourquoi l'homme n'a pas, n'a plus droit à l'erreur. Nous nous sommes condamnés à l'Absolu.

Je cite encore Péguy : « *Les humanités panthéistes et généralement théistes avaient, dans l'ordre de la divinité, excellemment, éminemment le sens de l'infini, de l'absolu, du tout ; mais justement parce qu'elles avaient le sens du tout comme tout, elles avaient le sens de la modeste humanité comme étant à sa place particulière dans ce tout ; elles connaissaient les limitations de l'humanité. [...]*

Les humanités déistes et particulièrement chrétiennes, ces singulières humanités, qui ne nous paraissent ordinaires et communes que parce que nous y sommes habitués, ces singulières humanités, où l'homme occupe envers Dieu une si singulière situation de grandeur et de misère, si audacieuse au fond, [...] – l'homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, – et Dieu fait homme, – avaient séparément le sens du parfait et de l'imparfait, du fini et de l'infini, du relatif et de l'absolu ; elles connaissaient donc les limitations de l'humanité ; [...]

⁴. Charles Péguy, *Dialogue de l'Histoire et de l'âme païenne*, in Œuvres en prose 1909-1914, Ed Pléiade Gallimard, 1968, page 261.

Le monde moderne, l'esprit moderne, laïque, positiviste et athée, [...] les méthodes modernes, la science moderne, l'homme moderne, croient s'être débarrassés de Dieu ; et en réalité, pour qui regarde un peu au delà des apparences, pour qui veut dépasser les formules, jamais l'homme n'a été aussi embarrassé de Dieu.

Quand l'homme se trouvait en présence des dieux avoués, qualifiés, reconnus, et pour ainsi dire notifiés, il pouvait nettement demeurer un homme ; justement parce que Dieu se nommait Dieu, l'homme pouvait se nommer l'homme ; que ce fussent des dieux humains ou surhumains, un Dieu Tout ou un Dieu personnel, Dieu étant mis à sa place de Dieu, notre homme pouvait demeurer à sa place d'homme ; par une ironie vraiment nouvelle, c'est justement à l'âge où l'homme croit s'être émancipé, à l'âge où l'homme croit s'être débarrassé de tous les dieux, que lui-même il ne se tient plus à sa place d'homme et qu'au contraire il s'embarrasse de tous les anciens dieux. [...]

En face de rien, en face de zéro Dieu, le vieil orgueil a fait son office ; l'esprit humain a perdu

son assiette ; la boussole s'est affolée ; l'historien moderne⁵ est devenu un Dieu ; il s'est fait, demi-inconsciemment, demi-complaisamment, lui-même un Dieu ; je ne dis pas un dieu comme nos dieux frivoles, insensibles et sourds, impuissants, mutilés ; il s'est fait Dieu, tout simplement, Dieu éternel, Dieu absolu, Dieu tout puissant, tout juste et omniscient. »⁶.

Péguy a publié ce texte en octobre 1904... L'histoire du xx^e siècle a tragiquement illustré son propos par la dominance d'idéologies totalitaires. Leur défaite ou leur débâcle ne signifie pas que le mouvement de fond se soit éteint avec elles.

Mais il faut aller jusqu'au bout : selon la foi chrétienne, Dieu est celui qui a pris le risque de la chair, celui qui a rejoint la contingence humaine, qui s'est engagé dans l'histoire. Non pas celui qui vient délivrer l'homme de la faiblesse de son humanité en faisant de lui un surhomme, mais celui qui

5. Représentant ici le scientisme de l'époque et, plus largement, la logique *moderne*.

6. Charles Péguy, *Zangwill*, in *Œuvres en prose 18*98-1908*, Ed. Pléiade, Gallimard, 1968, pages 683-684.



s'est fait homme pour l'assumer et le transfigurer.

Evidemment il serait ridicule de faire du principe de précaution l'antithèse de la foi, et de la foi chrétienne en particulier. Mais il ne me paraît pas incongru d'y voir l'un des symptômes de ce mouvement de fond si bien évoqué par Péguy. En conclure qu'il faut prendre tous les risques et se laver les mains de tout serait une manière d'évacuer la question en la noyant dans l'absurdité. On ferait mieux de s'interroger sur la conception de l'homme qui est en jeu et de

réfléchir sur les riches notions d'ambivalence, d'ambiguïté, de contradictions – entre risque et limite, misère et grandeur, liberté et solidarité par exemple, – car elles sont l'une des conditions de l'humanité de l'homme et que leur négation ferme a priori le champ, ou le chant, de la foi.

Mais il ne faut pas désespérer. Le pire n'est pas sûr. Les contradictions sont le signe de failles dans le système du tout sécuritaire. Et j'espère encore que l'humanité préférera sa finitude, sa contingence, ses risques et sa mort à la plate existence des dieux qui ne meurent pas.



B M
10.08.97
GRÉVILLE-
HAGUE

"La route aux sats"

A mi-chemin entre le hameau où est né le peintre J. F. Millet ...
et l'usine de retraitement des produits nucléaires de La Hague :
Route de paix pour méditer.

Bernard Morellet



Bertrand JORDAN

Les imposteurs de la génétique

Éditions Seuil, 2000.

Comme disait ma grand-mère, voilà de la "belle ouvrage". Un bel ouvrage de vulgarisation, sur un sujet d'actualité, et qui, d'après l'auteur, restera "chaud" encore longtemps, à savoir les développements techniques et scientifiques de la génétique. Précisons d'emblée qu'il s'agit exclusivement de génétique humaine : on ne trouvera donc dans ce livre rien qui concerne la génétique

végétale ou la transgénèse (et ce qu'on appelle les OGM).

Une bonne vulgarisation de la génétique humaine

Ce livre a d'abord l'intérêt de présenter de nombreux exemples de ce qu'on sait – ou l'on ne sait pas encore – en termes de génétique humaine. L'auteur, qui est spécialiste reconnu de la discipline, expose ainsi les données actuelles sur certains

gènes bien connus, comme ceux impliqués dans la myopathie, la mucoviscidose, la chorée de Huntington ou l'hémophilie. Et là il fait apparaître plusieurs distinctions fondamentales quand on parle de génétique :

- Il y a des maladies qu'on appelle **monogéniques** (la myopathie ou la mucoviscidose) parce qu'elles sont causées de manière inévitable par un seul défaut génétique (la mucoviscidose par exemple) et d'autres appelées **multigéniques**, car elles sont dues à plusieurs facteurs génétiques dont aucun n'est fatal en soi. En fait, les premières sont très rares. La plupart des affections d'origine génétique sont bien multigéniques. Il semble bien que ce soit le cas de la maladie d'Alzheimer par exemple. On parlera alors de prédisposition d'origine multigénique plutôt que de maladies multigéniques. Quoi qu'il en soit, s'il y a bien un "gène de la mucoviscidose ou de la myopathie" – ou plutôt un "gène



qui lorsqu'il est défectueux entraîne la mucoviscidose ou la myopathie" – il n'y a pas de gènes de la criminalité, ni de l'homosexualité, contrairement à certaines annonces médiatiquement orchestrées.

- Les maladies monogéniques sont rares car en fait, il n'y a pas de déterminisme strict entre le **génotype** d'un individu donné – c'est-à-dire l'identité de ses gènes – et son **phénotype** – c'est-à-dire son état de santé à un moment donné. Les exemples donnés de cette relation lâche entre génotype et phénotype sont nombreux (voir le chapitre 12). Il suffit ici de n'en donner qu'un : les porteurs hétérozygotes de la mutation du gène responsable de la mucoviscidose semblent bien protégés contre le choléra. Donc certains malades dans certaines circonstances seront résistants dans d'autres... Cela devrait suffire à éviter d'identifier l'individu à ce qui est inscrit dans ses gènes.

- Puisque les cellules humaines ont chacune deux exemplaires de chaque gène (chaque cellule a 46 chromosomes, soit 22 paires plus deux chromosomes sexuels, XX pour les femmes et XY pour les hommes), ces deux exemplaires peuvent (et c'est souvent le cas) ne pas être identiques : si l'un porte un défaut conduisant à une maladie monogénique, l'autre peut ne pas comporter ce défaut. On dira que l'individu est **hétérozygote** pour ce défaut génétique, et sera le plus souvent un porteur sain. Par contre si les deux gènes sont défectueux, l'individu est **homozygote** et sera certainement malade.

- Les distinctions précédentes sont bien connues, en principe, de tous ceux qui ont suivi quelques cours de biologie. On sait plus rarement qu'il y a souvent un grand écart (de connaissance et de temps) entre la **localisation** sur un chromosome d'un gène impliqué dans une maladie donnée (par exemple,

le gène de la mucoviscidose a été localisé en 1985 sur la bande 7q31 du long bras du chromosome 7) et son **identification**, c'est-à-dire son isolement et le déchiffrement de sa formule chimique, ou autrement dit de la séquence des bases qui composent son ADN. Autant la localisation d'un gène est souvent une donnée fragile (surtout quand cela concerne un gène soi-disant impliqué dans la criminalité ou l'homosexualité), autant une identification est une donnée sûre et fiable.

- Ensuite, l'auteur donne de précieuses informations concernant cette autre distinction parfois ignorée. Les techniques vont vite qui permettent de manière de plus en plus fiable un **diagnostic** génétique, à partir d'un cheveu ou d'un débris de peau. On sait en particulier que les "puces à ADN" vont permettre en une seule fois et de manière instantanée de diagnostiquer l'existence de plusieurs cen-

taines, voire des dizaines de milliers de mutations connues. Par contre, la **thérapie** est et restera forcément très lente. En particulier, la thérapie génique à laquelle notre auteur consacre tout un chapitre (ch. 10), qui explique bien les raisons de cette lenteur et des échecs actuels.

- Enfin, il faut distinguer entre le **eugénisme collectif** parfois pratiqué dans certains pays au début du siècle (un eugénisme négatif qui voulait empêcher la dissémination de certaines soi-disant tares génétiques, et que les nazis convertirent en eugénisme d'extermination) et le **eugénisme individuel**, qui amènerait certains parents à choisir – après diagnostic génétique – un embryon qui ne soit pas porteur du déficit génétique qu'ils redoutent. Ce dernier eugénisme ne va pas sans poser de graves questions, mais ce n'est pas les éclairer que de le confondre avec une pratique nazie...

Une bonne vulgarisation des problèmes de la vulgarisation

Avant d'en venir aux questions graves posées par la génétique, Bertrand Jordan prend heureusement le temps de décrire tous les problèmes qui déforment ou empêchent une réelle information du public.

Il s'en prend d'abord à une certaine science anglo-saxonne, qui préfère les effets d'annonce à la vérité scientifique. Il décrit en particulier comment est doublement faux l'article de presse parlant du "gène de la criminalité", comment un certain Dean Hamer, chercheur pourtant réputé, a pu partir à la recherche du "gène de l'homosexualité", voire des "gènes du bonheur", comment la télomérase a pu être baptisée "enzyme de l'immortalité", etc..

Mais ce type de déformation existe bien aussi ailleurs, et en France en particulier. Et notre auteur de dénoncer deux types de déformation. Celle du chercheur qui veut mettre en avant ses travaux et celle de la

presse qui cherche à vendre. Mais en fait tout le monde en prend pour son grade : *« A nous de décoder ces annonces, de lire entre les lignes pour déterminer ce qui a été réellement obtenu. Aux scientifiques d'être plus prudents dans leurs affirmations, dussent-ils être moins médiatiques; et aux médias d'acquiescer un minimum de connaissances en génétique et de ne pas systématiquement sous-estimer leur public »* (p. 66).

Au-delà des erreurs des uns ou des autres, notre auteur fait un constat plus profond. Le "tout génétique" est une simplification commode, qui participe à une pente idéologique bien présente, après le reflux du "tout social" : *« Ce raz de marée du "tout génétique" ne s'explique pas seulement par l'avancée des connaissances : les raisons en sont aussi, peut être surtout, sociales et idéologiques. Avec le triomphe mondial d'un mode de production capitaliste auquel ne s'oppose plus aucune alternative, nos sociétés marchandes et individualistes tendent*



à dissoudre les solidarités et à se décharger de toute responsabilité dans le devenir des individus. (...) Mais ceux qui, à l'inverse, diabolisent la génétique et rejettent en bloc ses avancées, comme certains courants "écologistes" allemands, font également fausse route : nier le rôle de l'hérédité est tout aussi absurde que d'affirmer sa prééminence absolue et permanente. Seule peut être pertinente la connaissance de la réalité, dans ce qu'elle a de complexe et de multiforme, sans impasse sur les incertitudes de la recherche ni sur les contradictions sociales qu'engendrent ses avancées » (pp. 8-9).

Tous différents, vive l'égalité démocratique !

Les conclusions de Bertrand Jordan sont donc claires. Si les hommes naissent et demeurent libres et

égaux en droits, ils sont bien inégaux biologiquement. Ou plutôt, puisque la nature n'est ni morale, ni juste, la génétique moderne nous dit « *que nous sommes tous différents, et que la collection d'allèles hérités de nos parents, à travers la loterie des recombinaisons entre chromosomes et de leur répartition dans les cellules germinales, fait de chacun de nous un être unique (...). Mais aussi, que chacun de ces allèles peut nous rendre plus ou moins vulnérable à une affection* » (p. 162). Ce dont les assurances se sont bien aperçues... Et Bertrand Jordan d'en appeler à un système de couverture sociale universelle et égalitaire, contre le système actuellement en œuvre aux USA où des compagnies d'assurances ont déjà refusé de couvrir certaines personnes atteintes de déficits génétiques.

Il faudra donc bien se résoudre à faire de la politique. « *Affirmer l'impératif de la démocratie et des droits de l'homme, c'est une option qui n'a rien d'inévitable (et encore moins de "naturel"), c'est pourtant un choix à faire par principe et aussi pour assurer la survie de nos sociétés* » (p. 167). On peut ensuite être d'accord ou pas sur les quelques principes que propose Bertrand Jordan pour cette action politique. C'est affaire de débat et de démocratie. Remarquons simplement qu'après d'autres (Axel Kahn¹, François Jacob²), voici encore un scientifique qui, du cœur de sa spécialité, sait faire œuvre citoyenne et en appelle à un sursaut démocratique. Aux bons ententeurs, salut !

■ Présenté par
Philippe DETERRE

1. Axel Kahn *Et l'Homme dans tout ça ? Plaidoyer pour un humanisme moderne*. Nil éditions, 2000.

2. François Jacob *La Souris, la Mouche et l'Homme*. Editions Odile Jacob, 1997.

L'incompréhensibilité de dieu [encore !]

On ne sait rien de la vie d'Hilaire (315-367) avant son élection au siège épiscopal de Poitiers en 350. Mais il fut pris dans les tensions théologiques et politiques du quatrième siècle qui ont suivi le concile de Nicée (325) et qui divisèrent l'empire. Cela lui valut d'être exilé en Phrygie par l'empereur Constance de tendance arianiste (356). A quelque chose malheur est bon : il y découvrit la théologie orientale grecque, en particulier la pensée d'Origène (dont il a traduit des œuvres en latin). Dès lors il tint une grande place dans les débats autour de Constantinople, au point qu'en 360 on préféra le renvoyer en Gaule où il était finalement moins dangereux ! Durant son exil, il composa son œuvre majeure sur la Trinité.

Présentation
par
Jean-Marie PLOUX

Les extraits que nous présentons complèteront le thème de l'Incompréhensibilité de Dieu. Alors que beaucoup de nos contemporains persistent à penser la foi chrétienne comme transcendance et récusent toute immanence, on verra comment Hilaire articule les deux thèmes.

Ce qui ne l'empêche pas de parler du Père comme de l'Ineffable.



« L'intelligence mesure bien, par un instinct naturel, la beauté des choses, [... Mais] ne faut-il pas concevoir le Seigneur de toute beauté comme plus beau que toute beauté ? » (Livre I, 7)

6 - « Pour indiquer son infinité, en vérité, son affirmation : "Je celui qui est", paraissait suffire. Mais il nous fallait prendre conscience de l'œuvre de sa magnificence et de sa puissance. De fait, une fois posé qu'être était le propre de celui qui demeurerait toujours et n'avait jamais commencé d'être, le Dieu éternel et incorruptible a encore fait entendre ces paroles bien

dignes de lui : "Celui qui tient le ciel dans sa paume et la terre dans son poing" (Is. 40, 12) ; et encore : "Le ciel est mon trône, la terre, l'escabeau de mes pieds. Quelle maison me construirez-vous ou quel sera le lieu de mon repos ? N'est-ce pas ma main qui a fait ces choses ?" (Is. 66, 1-2)

[...] De fait le ciel enclos dans la paume de Dieu est en même temps son trône et la même terre qui tient dans son poing est l'escabeau de ses pieds. Cela ne permet pas de concevoir, sur le trône et l'escabeau, une apparence corporelle s'étalant dans l'attitude de quelqu'un d'assis, puisque ce qui est pour elle trône et escabeau, cette infinité puissante le prend dans sa paume et l'enclôt dans son poing. Mais grâce à cela on saurait que Dieu, au-dedans et au dehors, est toujours présent à l'origine des créatures, qu'il est à la fois transcendant et immanent (*supereminens et internus*), c'est-à-dire répandu autour de toutes choses et en elles. [...] Ces êtres extérieurs à lui, au-dedans desquels il réside, voici qu'à l'inverse, extérieur à eux, ce même Être les enclôt, intérieurs à lui. C'est ainsi qu'il tient tout entier toutes choses et du dedans et du dehors : infini qu'il est, il n'est rien dont il soit absent et rien non plus qui ne soit en lui qui est infini.

[...] Aucun lieu n'est privé de Dieu ; il n'en est aucun qui ne soit en lui. Il est aux cieux, il est dans les enfers, il est par-delà les mers. Au-dedans il habite, il déborde par dehors. Ainsi tout en possédant, il est aussi possédé ; il n'est enfermé dans rien, mais il n'est rien où il ne soit. » Livre I, § 6.

6 - « Le Père est celui de qui vient l'existence de tout ce qui est. C'est lui qui dans le Christ et par le Christ est à l'origine de toutes choses. D'autre part, son être est en lui-même ; il ne tire pas d'ailleurs ce qu'il est. Il est infini, car il n'est pas, lui, intérieur à quelque chose, mais toutes choses sont intérieures à lui. Il est toujours extérieur au lieu, car rien ne le contient, toujours antérieur à la durée, car le temps vient de lui. Cours par l'esprit jusqu'à ce que tu crois être son terme, et tu le trouveras toujours là, car si loin que tu avances, il te reste toujours vers où avancer. Avancer toujours vers le lieu où il est te revient à toi, comme il lui revient à lui d'être sans bornes. Le langage fait défaut s'agissant de lui ; sa nature, elle, ne connaît pas de limites. [...] Mets en branle ton intelligence pour l'étreindre mentalement tout entier, tu ne tiens rien : ce tout laisse un reste, un reste qui continue d'être la totalité. [...] Dieu est partout et il est tout entier partout où il est. Aussi déborde-t-il le domaine de l'intelligence, lui hors de qui rien n'existe et à qui toujours il appartient d'être toujours.

Voilà la vérité du mystère de Dieu, voilà l'inscrutable nature à qui en disant "Père" on donne un nom. Dieu est invisible, ineffable, infini ; pour parler de lui le langage est réduit au silence, pour l'examiner, l'esprit est frappé de stupeur, pour chercher à l'étreindre, l'intelligence se sent trop étroite. [...] Inengendré, éternel, ayant toujours en lui d'être toujours, il n'est connu que du Fils, puisque "nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler – et nul ne connaît le Fils

si ce n'est le Père." (Mat. 11, 27) [...] Et puisque personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, ayons au sujet du Père un même sentiment avec le Fils, qui le révèle et qui seul en est le "témoin fidèle" (Apoc. 1, 5).

7 – [...] Au moment de nommer Dieu, par conséquent, la confession de la foi est défaillante, et tout discours qu'on lui appliquera ne pourra le dire ni tel qu'il est ni grand comme il est. La science parfaite, la voici : connaître Dieu de manière à connaître qu'on ne peut l'ignorer et qu'il est néanmoins ineffable. Il faut pratiquer à son égard la foi, un effort d'intelligence, l'adoration, et moyennant cela parler de lui. » (Livre II, §§ 6-7)

Hilaire de Poitiers

La Trinité

Trad. Durand, Morel et Pelland

Sources chrétiennes n° 443, Le Cerf, 1999

Les propositions de l'École pour la mission



Pour l'année 2001-2002, nous faisons quatre propositions :

- **Des parcours de croyants** : pour des jeunes de 20 à 30 ans qui veulent s'initier à la lecture de la Bible et entrer dans une intelligence actuelle de la foi. Cinq week-ends dans l'année en Ile-de-France.

- **Le parcours fondamental** : Comment vivre et proposer la foi aujourd'hui ? Comment vivre et penser la mission dans ce monde en mutations ?

Ce parcours propose d'apporter des éléments de réponse à ces questions en allant, dans un premier temps, voir comment l'Eglise a vécu d'autres périodes de mutations et

... / ...

de rencontres de cultures. Il est ouvert aux laïcs, prêtres, diacres, religieuses entre 23 et 45 ans. Il se déroule sur deux ans (deux sessions et six week-ends par an). Un nouveau parcours commencera fin août 2001 en Ile-de-France, au Perreux (Val-de-Marne).

• **Deux sessions de réflexion et de partage** proposées aux prêtres et diacres,

"Vivre la mission aujourd'hui" : du 18 au 21 février 2002,

quatre jours de réflexion, de partage fraternel, de célébration

"Devenir prêtres, devenir diacres" : du 9 au 12 mai 2002, une session proposée aux prêtres et diacres dans leurs premières années de ministère, à Pontigny (Yonne).

Pour tout renseignement :

Christophe ROUCOU

École pour la Mission - BP 101 - 94 170 Le Perreux

Tél : 01 43 24 79 57 - Fax : 01 43 24 79 55 -

Email : mdf@club-internet.fr

Site Internet : <http://www.mission-de-France.com>

Abonnements "Jeunes"

Nous proposons des abonnements promotionnels pour des jeunes de moins de 35 ans non-abonnés au prix de 100 F.

Je souscris un "abonnement jeunes" pour :

NOM _____ Prénom _____
Adresse _____

Age _____ Tél (facultatif) _____

NOM _____ Prénom _____
Adresse _____

Age _____ Tél (facultatif) _____

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ F.

A renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MDF - BP 101 - 94170 LE PERREUX/MARNE.